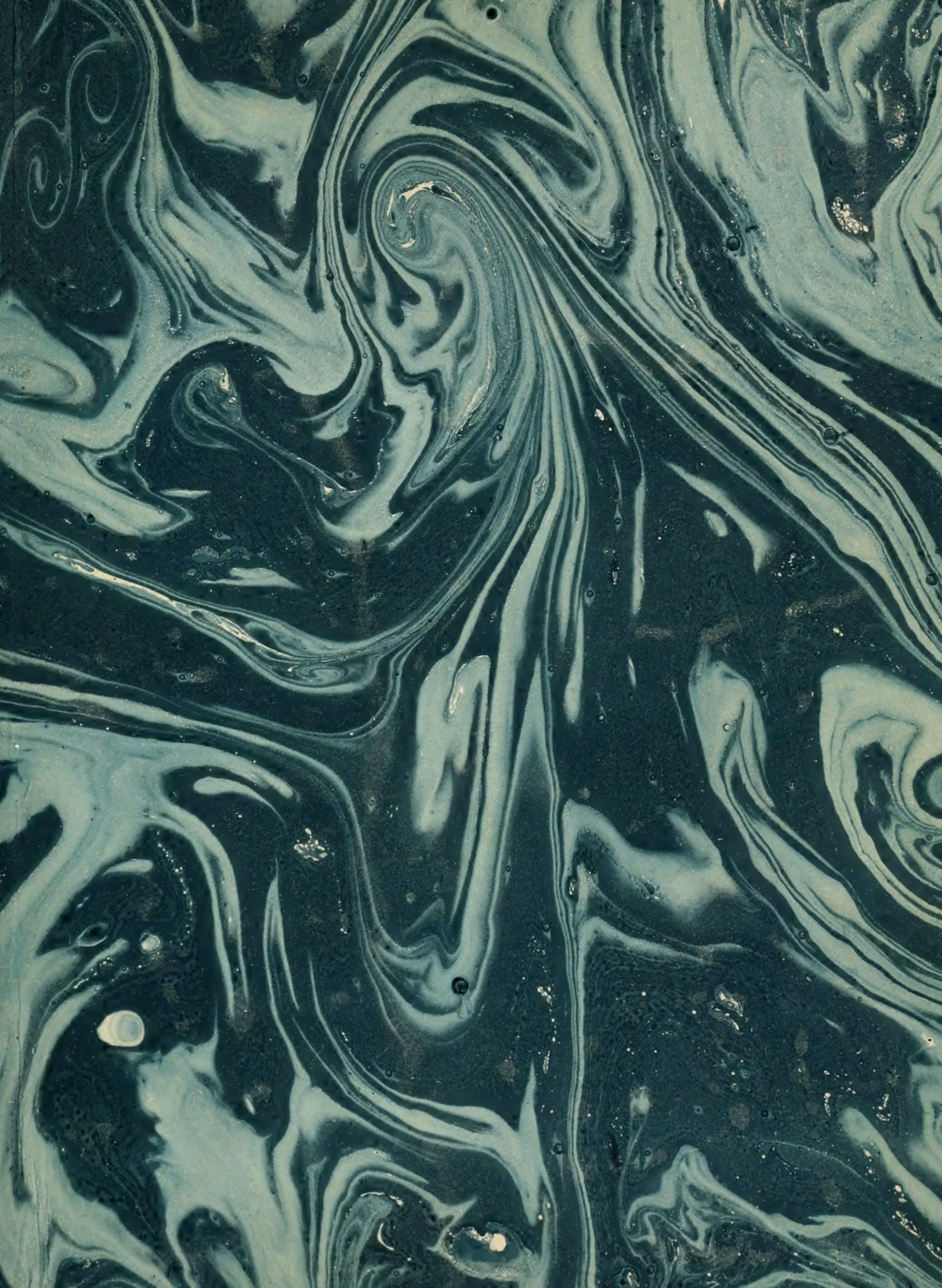

U d'/of OTTAWA
39003002543501



Lucien Descaves & Steinlen

BARABBAS



Paroles dans la Vallée



Eugène Rey. Paris

BARABBAS

PAROLES DANS LA VALLÉE

Assez mangé d'herbe et de foin ;
Quitte les vieilles choses — et va !...

(Chanson des paysans du Moyen Age
à la Fête de l'âne.)


Steinlen

LUCIEN DESCAVES



BARABBAS

PAROLES DANS LA VALLÉE

DESSINS DE STEINLEN



PARIS
EUGÈNE REY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, BOULEVARD DES ITALIENS, 8

—

1914

IL A ETÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

Cent Exemplaires sur papier du Japon
Numérotés 1 à 100.

Cent Exemplaires sur papier vélin d'Arches
Numérotés 101 à 200.



Il était d'usage, à propos de la fête de Pâque, de délivrer au peuple un prisonnier. Pilate, sachant que Jésus n'avait été arrêté que par suite de la jalousie des prêtres, essaya de le faire bénéficier de cette coutume. Il parut de nouveau sur le Bima *et proposa à la foule de relâcher « le roi des Juifs ». La proposition faite en ces termes avait un certain caractère de largeur en même temps que d'ironie. Les prêtres en virent le danger. Ils agirent promptement et, pour combattre la proposition de Pilate, ils suggérèrent à la foule le nom d'un prisonnier qui jouissait dans Jérusalem d'une grande popularité. Par un singulier hasard, il s'appelait aussi Jésus et portait le surnom de Bar-Abba ou Bar-Rabban. C'était un personnage fort connu; il avait été arrêté à la suite d'une émeute accompagnée de meurtre.*

RENAN (*Vie de Jésus*).



AVANT-PROPOS

JANVIER. Temps mou, ciel humide, pavé gras. L'Avenue des Ternes à l'heure où les femmes font leurs provisions elles-mêmes, en longs manteaux et voilettes épaisses, cachant le négligé des dessous et la rouille du teint.

Nous avions rendez-vous, Eugène Rey et moi, pour causer avec Steinlen d'un projet formé... dans le temps..., et auquel je ne sais fichtre plus pourquoi nous n'avions pas donné suite.

Le livre que voici, lentement poussé, comme un

de ces gosses dont la croissance est un perpétuel tourment, avait atteint l'âge de paraître. Mais Steinlen, qui s'était engagé en principe à le piloter dans le monde en l'illustrant, n'avait-il pas changé d'avis, en changeant d'existence et de goûts? Allais-je le retrouver tel que je l'avais pratiqué et affectionné? On a quitté un homme plein de talent, et l'on hésite à le reconnaître dans un administrateur plein de ses intérêts.

Parvenu, en art, à son point de maturité, n'ayant que l'embarras du choix entre les sollicitations, Steinlen demeurait-il dans l'état de grâce où il faut être pour accompagner bras dessus, bras dessous, Barabbas sur les routes ; ou bien allait-il nous révéler les préoccupations esthétiques et commerciales d'un peintre de l'Avenue de Villiers?

Je tremblais, je l'avoue, que la fortune, le succès, la quarantaine franchie, ne m'eussent gâté notre ami, si pitoyable aux pauvres gens que son crayon secourt.

« Nous allons bien voir, dis-je à Rey. Laissez-moi faire ».

Et, Steinlen survenant, je lui proposai tout de go de déjeuner n'importe où, pourvu que ce fût dans un

restaurant où les viandes sont appelées par leur nom et où les cure-dents n'ont pas de chemise.

Il me considéra d'un air singulier et répondit :

« Mais parfaitement ! Je vais vous conduire à côté, au *Petit Moulin*, où je déjeune quelquefois et où l'on est d'autant mieux, je vous assure, que la cuisine y contente la clientèle difficile des cochers ».

C'était vrai. Leurs fiacres, entre lesquels s'intercalaient deux ou trois taxi-autos, étaient alignés à la porte. Nous entrâmes. La salle commune. L'odeur aussi. Pas de nappe sur le marbre veiné des petites tables pour quatre. L'honnête pain de ménage, dont la mie a des yeux si bons.... L'assiette en granit et le verre également incassable. La bouteille au col de laquelle le client coquet noue sa serviette en régate....

Et des cochers... pas trop..., assez..., deux ou trois en gilets de laine à carreaux rouges ; des cochers replets et vultueux, mangeant sans hâte, ayant bien le temps... ; puis, des employés, des ouvriers, plus pressés, lisant par-dessus leur assiette massive, mâchant à la fois leur nourriture et les nouvelles, le plat et l'article du jour, le faux filet et l'entrefilet.

Le dessein de faire un repas d'inclination nous ayant rendus respectivement friands de bœuf aux pommes, de veau aux nouilles et de côte Bercy, nous y ajoutâmes un légume, du fromage..., et nous avions déjeuné pour vingt-trois sous par tête, vin non compris, toutefois.

Bien ou mal déjeuné ?

Bien, puisque nous n'avions plus faim.

Il faut toujours pouvoir dire la belle parole de Jean-Jacques Rousseau à lord Maréchal : « Je n'ai pas besoin de ce qui me manque ».

Ce fut une heure charmante. Rey nous rappelait les admirables débuts du Théâtre-Libre..., et nous lui parlions, Steinlen et moi, des éphémères illustrés auxquels nous apportions nos instincts combatifs et l'impétuosité de nos vingt-cinq ans.

« Comme c'est loin ! » Pas un d'entre nous ne murmura ce mot usé aux lèvres de tous ceux qui se retournent vers la pointe indécise des clochers, comme si d'autres clochers sans nombre ne jalonnaient pas devant nous la route à poursuivre !

Vieux camarades séparés par des rues, des quartiers, la Seine, la vie..., nous avions l'air de nous être

quittés la semaine dernière. L'excitation qui provient ordinairement de la bonne chère, de la qualité des vins, de l'éclat du service, nous ne la recevions que de nos souvenirs, de nos espérances et de notre frugalité. Ainsi, nous n'avions pas sur l'estomac le poids du superflu, ni sur la conscience le remords d'en frustrer quelqu'un. Le spectacle de notre digestion n'ajouterait rien, tout à l'heure, au supplice du Vilain Homme, dont la faim débonnaire n'assiège les festins que pour en regarder sortir les bouches et les bouchées inutiles. Si nous étions coupables, nous aussi, envers ce malheureux, du moins ne l'étions-nous pas autant que les autres. Nous étions gras *avec circonstances atténuantes*.

Peut-être, à la vérité, Steinlen, éventant la mine, s'était-il laissé mettre au pied du mur pour m'y voir moi-même. En ce cas, l'épreuve était complète. Nous nous étions tâtés réciproquement. Et quelle joie de constater, à la fois, que l'âge, l'argent, l'ambition, les honneurs, l'envie, ne nous avaient pas dénaturés et que nous restions dignes de travailler ensemble ! Nous continuions d'aimer ce que nous avions toujours aimé. Nos haines avaient la même durée que

nos enthousiasmes. Enfin, nous pouvions regarder sans rougir notre boutonnière, qui nous rendait la pareille.

« Mon cher Steinlen, dis-je, il n'y a pas d'erreur : vous allez dessiner pour Barabbas un Chemin de croix qui ne sera pas dans une église ni dans une musette... si ce n'est dans celle du Vilain Homme, arrondie par ce qu'on lui donne de moins bon et par ce qu'il prend de meilleur, ma foi, où il le trouve !... Notre automobile ne nous attend pas à la porte.... Cela n'a l'air de rien, et c'est une raison de plus, cependant, pour faire comprendre au Vilain Homme que notre désir est de l'accompagner fraternellement sur les routes et non pas de l'en balayer.

— Ainsi soit-il », dit Steinlen.





Et par sa mère au ventre ouvert,
Je jure, le front découvert,
Que l'autre n'a pas tant souffert.

JEAN RICHEPIN.

NATIVITÉ

BARABBAS est venu au monde une nuit, sur la paille, entre les quatre murs d'un refuge communal où sa mère s'était arrêtée.

Servante de ferme, payée cent francs par an, séduite et chassée, elle s'en allait à pied vers Paris,

comme les épaves tournoyantes qui descendent le fleuve, en dépit des barrages.



C'est dans ses entrailles que Barabbas a éprouvé pour la première fois la fatigue des longs trajets et l'incertitude des gîtes. Sa vocation date de là. Il a appris à marcher dès le ventre de sa mère. La plus pauvre fille du monde ne peut enseigner que ce qu'elle sait.

Admise au refuge communal pour y passer la nuit, la voyageuse y a rencontré deux autres vagabonds avec qui le garde champêtre l'a enfermée.

C'est un petit bâtiment carré, couvert de chaume et comme en pénitence à cinq cents mètres du

village. Pour sommier, la terre; pour matelas, un peu de paille foulée; pour édredon, le toit. Défense de fumer, d'allumer du feu et de chanter. Pas de meubles dans cette mauvaise auberge, mais des règlements. L'hospitalité sous clef.

Les deux chemineaux, las et taciturnes, se sont étendus, côte à côte, dans un coin; la femme s'est blottie dans l'angle opposé. Mais les premières douleurs l'ont bientôt tirée de son assoupissement, et, pour s'excuser de troubler le sommeil de ses compagnons, elle leur a fait, dans l'ombre, entre deux déchirements, l'aveu de sa détresse.



D'abord, ils n'ont pas répondu; puis ils ont grogné; puis, le plus vieux, homme d'expérience, de ressource et de bon secours, a dit :

« Lève-toi et remue. On va s'occuper de toi. »

Le plus jeune, alors, entraîné, a quitté sa place, planté un bout de chandelle dans les fentes du torchis

et frotté une allumette pour éclairer la scène. Les murs se sont illustrés d'ombres aux gestes prolongés. Dans l'intervalle de ses gémissements, la femme, docile aux conseils du vieux, arpentait la cellule.

Celui-ci, cependant, aidait son camarade à se hisser jusqu'à la lucarne ouverte au-dessus de la porte et juste assez large pour laisser sortir un appel retentissant.

Mais la campagne environnante, paisible et froide sous la lune, est restée sourde à ce cri d'alarme; des chiens seuls, de proche en proche, ont répondu furieusement.

« On se passera de ces croquants », a repris le vieux, en dissuadant l'autre de s'acharner contre la porte épaisse et solidement verrouillée.

Et de sa musette rebondie, rapidement opérée de quelques tumeurs incommodes, il a fait un oreiller suffisant pour le lit auquel son compagnon rapportait de la paille, tandis que la femme continuait de tourner, les mains aux flancs, dans le réduit perdu au milieu du silence des champs.

Le moment de la délivrance arrivé, comme le chemineau assistant s'empressait maladroitement, cher-

chait à se rendre utile et n'y parvenait pas, ni plus ni moins que s'il avait été le père :



« Laisse-moi faire, tu n'y entends rien, » a dit le vieux.

Et s'agenouillant devant la malheureuse, il a reçu l'enfant avec des précautions de sage-femme, il l'a enveloppé, rouge, tiède, gluant, dans un morceau de toile à tout usage.

Alors, par l'étroite lucarne, s'est envolée dans la campagne, qui l'a recueillie et propagée comme une haleine, la première plainte de la créature étonnée de vivre....

« Est-ce un gars? a demandé faiblement la mère inquiète.

— C'est un gars », a répondu le vieux.

Elle a soupiré : « Ah! tant mieux! »

Mais il a haussé les épaules : « C'est tant mieux, ni tant pis, c'est la même chose... ».



Il a porté l'enfant dans la brèche de lumière que la chandelle a péniblement ouverte, et les deux hommes, le jeune et le vieux, penchés sur cette argile dont eux-mêmes sont faits, en modèlent une figure à leur ressemblance....

Or, cette nuit-là, à plusieurs lieues à la ronde, tous les chemineaux qui dormaient dans les bois, les carrières, les huttes abandonnées, les trous; tous les



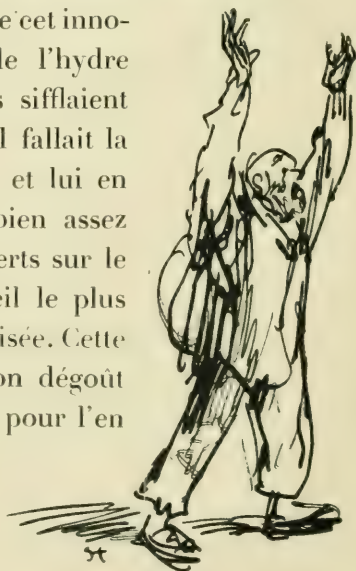
chemineaux qui n'avaient entendu ni l'appel de leur frère, ni l'aboiement des chiens, entendirent la plainte du nouveau-né. Elle passa sur leur chair comme le premier souffle du matin et les réveilla. Et tous, en même temps, sortirent de leurs abris pour s'orienter vers elle.

Ils n'avaient point, comme d'habitude, les yeux bouffis de sommeil amassé, les membres gourds, la bouche fade.... Ils étaient allégés et transfigurés, au contraire, par une joie intérieure dont ils se demandaient entre eux le motif, car ils la voyaient éclater sur les visages dans lesquels ils se regardaient.



Mais la merveilleuse nouvelle, irradiant de ces visages

ordinairement éteints, tirait toute sa vertu de son imprécision même. C'était un apéritif sans nom, un jus de plante amère, hors du commerce, un sérum magique.... Il n'y avait rien de changé dans le monde, il n'y avait qu'une créature de plus, née quelque part, de père inconnu et de mère obscure. Mais cette créature de hasard, issue de leur misère et de leurs rancunes, comptait sur eux comme ils comptaient sur elle. Ils avaient dans les oreilles l'arrière-goût de son cri aigre et délicieux. Ils en espéraient encore de la fraîcheur et une excitation, ainsi que d'un alcool étendu de rosée. Pour cela, ils devaient éviter avant tout que cet innocent ne devînt la proie de l'hydre affreuse dont les sept têtes sifflaient déjà sur son indigence.... Il fallait la préserver de la bienfaisance et lui en inspirer l'horreur. C'était bien assez que ses yeux se fussent ouverts sur le décor hypocrite et l'appareil le plus sordide de l'assistance organisée. Cette vision initiale suffisait à son dégoût et il n'était point nécessaire, pour l'en





abreuver, qu'il connût ensuite les asiles, les crèches, les ouvroirs, les orphelinats et autres lieux d'apprentissage entretenus à grands frais pour endormir la souffrance humaine et peupler de locataires résignés et même reconnaissants — comment donc! — l'enfilade de casernes, de bagnes industriels, de prisons et d'hospices, où l'existence des pauvres se traîne et se consume.

« Un petit homme est né! Un petit homme est né! »

Ils se bornaient à répéter cette proclamation, que leurs gestes et le vent semaient.

Tout criait : Délivrance! à leur espoir frémissant.... Au bord du chemin, dans la boue, un grand exemple de liberté et d'orgueil venait d'éclore, vers lequel ils se dirigeaient, pour lui faire un rempart de leur amour, de leurs colères et de leur confiance....

« Un petit homme est né! Un petit homme est né! »



Ils étaient les pigeons voyageurs blessés qui rassemblaient leurs ailes, pour porter aux assiégés dans la vie un message de salut.

La colonne s'est formée, grossie, à tous les carrefours, des gueux, des trimardeurs, aux silhouettes déformées par la besace et semblables à des arbres fantastiques ébranchés, noueux, tordus par les rafales et, à la fin, déracinés.



Et de cette forêt d'hommes en marche, par la nuit claire, s'élève tout à coup la chanson de route improvisée pour donner l'éveil au loin :

Vieux troncs, sur pied nous séchons,
Marchons !
Marchons légère, légère, marchons légèrement.



Cendres si nous nous couchons,
Marchons!
Marchons légère, légère, marchons légèrement.

Flammèches si nous voulons,
Marchons!
Marchons légère, légère, marchons légèrement.



Mieux vaut torche que torchons,
Marchons !
Marchons légère, légère, marchons légèrement.

Aux gueux tous moyens sont bons....
Marchons !
Marchons légère, légère, marchons légèrement.



Dans le vent que nous fauchons,
Marchons !
Marchons légère, légère, marchons légèrement.

Au but enfin nous touchons,
Marchons !
Marchons légère, légère, marchons légèrement.



C'est une crèche, approchons,
Marchons!
Marchons légère, légère, marchons légèrement.

Préservons-la des cochons,
Marchons!
Marchons légère, légère, marchons légèrement!

Cependant, là-bas, par la lucarne du refuge communal, les prisonniers, voyant briller au manche d'un arbre le croissant de la lune, pareil à une faux étincelante, pensent que l'armée de secours n'est pas loin, puisqu'en voici l'avant-garde....

« Ils arriveront pour le baptême », dit le vieux chemineau.

Il crache dans ses mains, pommade la tête de l'enfant et reprend :

« Nous l'appellerons Barabbas, et je serai son parrain. »

Mais la mère, consternée :

« A quoi bon, si c'est pour perpétuer le mensonge de sa délivrance ? »





PAROLES DANS LA VALLÉE

I. *Au temps du Galiléen, la mendicité était une vertu. Le pauvre mendiait son pain à la sueur de son front.*

II. *L'Autre parcourait la Galilée, monté sur une mule. Il n'avait pas à résoudre le dur problème de la chaussure!...*

III. *Nos biens sont de ce monde,... mais ce n'est pas nous qui en avons la jouissance.*

IV. *La question pour nous n'est pas de mettre la poule au pot, mais de la prendre. Chemineaux, vagabonds, besaciers, nous vivons tous sous le régime de la communauté réduite aux acquêts.*

V. *Il y a un enfer. Croyez-moi, car j'en parle, non pas par superstition, mais par expérience.*

VI. *Quelle chance elle a, cette vieille nature! Chaque année, au printemps, un complet neuf et, l'hiver, une chemise blanche!...*

VII. *Je ne dors jamais impunément au bord des villes.*

« Tu fais du mal! » me crie la voix bourrue qui m'éveille.

Un jour, pourtant, une femme se pencha sur moi et me dit :



« Où avez-vous du mal, mon pauvre homme? »

Ce matin-là, je me sentis le cœur d'un petit enfant, et il me sembla que je venais au monde....

VIII. *Il y a des jours où les clochers aussi fuient devant moi....*



IX. *Des miracles? J'en accomplis un tous les jours : je vis.*

X. *Ne dites pas de la soupe dont on nous fait l'aumône à la porte des casernes : « Les chiens n'en voudraient pas! » Ils sortent d'en prendre.*



XI. *Un vagabond résolu passait sur la route entre deux gendarmes.... Qui sait où il les conduisait!...*

XII. *Aide-toi, car le ciel ne t'aidera pas.*

XIII. *J'étais entré dans une église et, au moyen d'une petite baguette enduite de glu, je pêchais des sous*

dans un coffre suspendu et fermé à clef. Un prêtre survint, qui me fit arrêter.

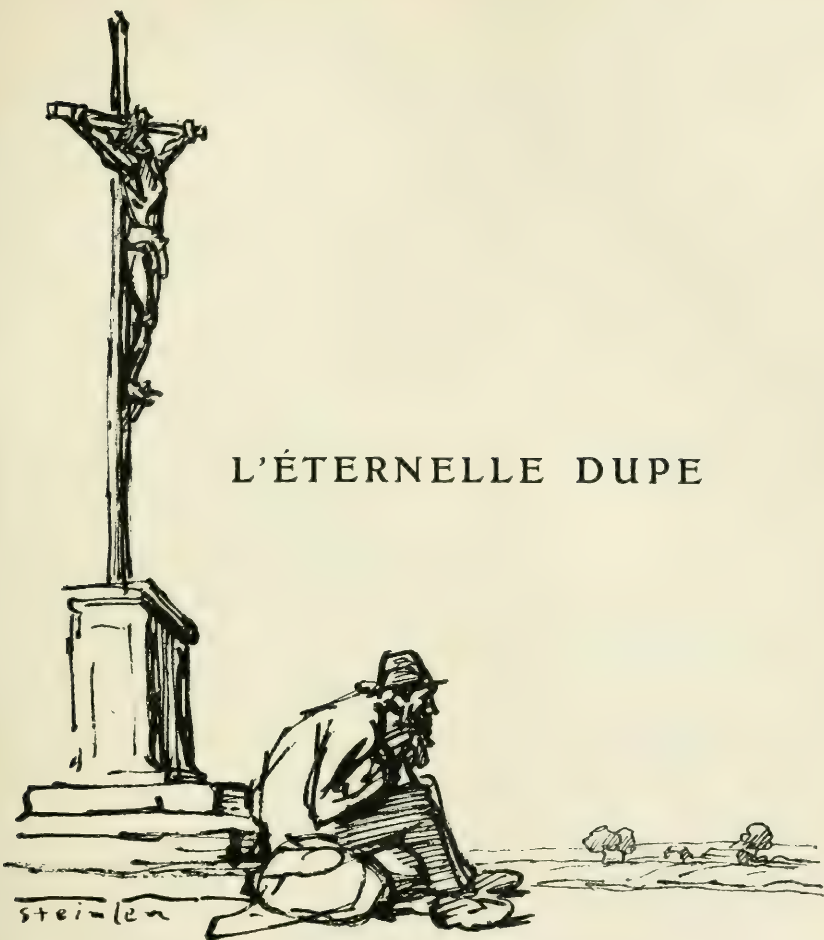
« Mais c'est le tronc pour les pauvres, ai-je dit; c'est donc, par conséquent, mon tronc.... »

A quoi le curé répondit : « En êtes-vous sûr? Êtes-vous sûr que ce tronc n'est pas là simplement pour votre tentation? En tout cas, vous êtes coupable d'avoir anticipé la distribution que je me proposais de faire, à l'heure et dans les conditions que je jugerais convenables.... Vous attendez depuis des siècles, vous pouvez bien attendre encore.... Mais ces pauvres sont tous les mêmes : pressés de jouir! »





L'ÉTERNELLE DUPE



L'ÉTERNELLE dupe, c'est moi, Barabbas....
J'ai mis le temps à m'en apercevoir, mais je

comprends maintenant la profonde parole de saint Paul : *Étant lié, je suis libre.*

Lié sur la croix, Jésus a l'éternité pour tenir ses promesses : son royaume est en l'air. On est plus exigeant pour moi qui suis de ce monde, hélas ! et quand on ne voit pas venir les jours meilleurs que j'annonce, on me traite d'insensé ou d'imposteur. J'ai le mauvais rôle : Je suis condamné à faire les gestes.

Si on l'avait mis, lui, au pied de la croix, aussi souvent qu'on m'a mis au pied du mur, il y a longtemps que son prestige serait évanoui.

Le peuple juif a commis une faute irréparable en réclamant Barabbas.

C'est Jésus qu'il a délivré, et c'est moi qu'il a maintenu dans le servage.

A lui le Golgotha préservé des crues, à moi la vallée perpétuellement inondée de larmes !

Sa croix, c'est moi qui la porte, et elle m'est d'autant plus lourde qu'il est toujours dessus, qu'il s'est empressé d'y reprendre une place avantageuse, en sortant du tombeau.

Parbleu ! La croix est un lit de repos vertical. Ma

destinée, à moi, est de cheminer sans cesse et de dormir au pied des calvaires, comme un chien sur les descentes de lit.

Et si encore les accessoires de la Passion : clous, couronne d'épines, éponge imbibée de vinaigre, n'avaient servi qu'une fois et qu'à lui !

Mais il y a 1900 ans que la chrétienté m'en fait user le stock ! Les



clous sont dans ma chaussure, les épines dans mon traversin, et c'est dans ses brocs que le mastroquet presse pour moi l'éponge intarissable !

Pauvre Barabbas ! Pauvre dupe ! *Ecce Homo*,

quand tu parais, se traduit par : Voici le Vilain Homme!... Et, cependant, à toi aussi il est arrivé, combien de fois ! de mourir adossé contre un poteau d'exécution, les bras étendus en croix, les pieds et les mains troués non pas par des clous, mais par des balles, de mourir d'exemple pour sauver un monde !





PAROLES DANS LA VALLÉE

XIV. *On voit, dans les champs du Poitou, sautiller sur trois pattes des chiens auxquels on en attache une pour permettre aux vaches, aux moutons et aux chèvres qu'ils gardent et harcèlent, de brouter en paix.*

Quelle leçon!

XV. *La nuit du chemineau s'étoile de culs de bouteilles....*

XVI. *Il y a au bord de la Creuse des chemins fantastiques.... On les dirait plantés de mendiants difformes et foudroyés, menaçant les nuées de leurs poings, de leurs moignons, de leurs infirmités. J'aime ces chemins, comme des cimetières où seraient tous les miens, que je n'ai pas connus....*

XVII. *On me dit quelquefois : « Va te faire pendre ailleurs! »*

On ne me dit jamais : « Viens te faire pardonner chez nous ».

XVIII. *Cette année, comme à peu près tous les ans, en commémoration de l'ère nouvelle, j'ai passé*

la journée du 14 Juillet en prison et la nuit du 4 Août à la belle étoile.

XIX. *Il y a des gens qui croient nous consoler ou nous faire prendre patience, en nous disant que les idées aussi cheminent.*

XX. *« Tes père et mère honoreras,*
« Afin de vivre longuement.... »

Mon père! mon père! c'est donc pour m'abréger l'existence que vous avez gardé l'anonyme?

Merci tout de même.



XXI. *Il est trop certain que la France se dépeuple. Je n'ai rencontré sur mon chemin, aujourd'hui,*

que deux gendarmes, deux douaniers et un garde champêtre.

XXII. *« Si ton ennemi a faim, enseigne saint Paul, donne-lui à manger, car ce sont des charbons ardents que tu amoncelleras sur sa tête! »*

Merci! cœurs miséricordieux qui me refusez un croûton de pain : j'ai assez comme cela des charbons du soleil....

XXIII. *Saint Mathieu raconte : « En ce temps-là, Jésus passant par les blés, un jour de Sabbat, ses disciples, qui avaient faim, se mirent à arracher des épis et à en manger.... »*

A combien de mois de prison, le même geste, aujourd'hui, m'exposerait-il, vieux frères?

XXIV. *« Lasciate ogni speranza! »*

j'ai laissé toute espérance à la porte des prétoires. J'ai beau faire valoir mes droits à l'avancement, je n'ose plus me flatter d'être promu à une nouvelle indignité.

XXV. *Pour quantité de personnes superstitieuses, l'aumône est un placement, et le mendiant une poule aux œufs d'or, qui pondra là-haut. Quand on vous répond : « J'ai mes pauvres... », entendez donc : « J'ai déjà, en trois pour cent, de quoi vivre largement au Paradis ».*





SOUVENIRS DU JEUNE ÂGE

IMAGES D'ÉPINAL

I

Une belle dame fait arrêter sa voiture sur la route et dit, en me considérant du fond de ses coussins :

« Voyez-moi la mine de ce petit malheureux, qui pousse en plein air.... Ah! ce ne sont pas nos enfants à nous, qui ont des couleurs pareilles! »

Pieds nus, la figure marbrée par le froid, claquant des dents, je me retiens de tousser pour écouter la belle dame....



II

La belle dame repasse et dit :

« Dieu! qu'il est drôle, avec le bout de chemise que laisse passer par derrière sa culotte en lambeaux! »

La certitude d'être drôle ne me fait pas oublier qu'on est au mois de janvier, et je me mets à danser, autant pour amuser davantage la belle dame que pour me réchauffer.



III

Je reçois un sou d'un séduisant étranger qui accompagne sa largesse de ce bon conseil :

« Surtout... partage-le avec tes frères! »

IV

Une visiteuse de charité me demande :

« Que fait ton père? »

Je réponds, avec assurance : « J'en ai pas....

— Oh! le petit effronté », dit la visiteuse en s'éloignant rapidement.



V

Mes camarades m'invitent à jouer « aux soldats » et, pour m'apprendre, ils me tapent dessus.



VI

C'est parce que j'avais, comme tous les enfants, le sentiment inné de la justice, que je chipais, au hasard des vergers, les fruits de Monsieur Tout-le-Monde.



VII

Une de mes bienfaitrices a 70 ans et un gros chat noir, replet et soyeux, qu'elle bourre de friandises et qui pisse partout....

Quand je sonne, elle appelle sa bonne et lui dit : « Si c'est le petit de l'orphelinat..., donne-lui un morceau de pain... et qu'il n'entre pas avant de s'être essuyé les pieds, surtout!... »



VIII

Je vais en classe. J'apprends *l'Écolier*, de Mme Desbordes-Valmore :

> Un tout petit enfant s'en allait à l'école....
> On avait dit : allez.... Il tâchait d'obéir....
> Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir....

« Le livre trop lourd, qui m'empêche de courir, c'est le catéchisme », disent les petits de l'école libre d'en face.

Mais on met dans mon sac le *Manuel d'Instruction civique*... et je me sens écrasé tout d'un coup par une masse de plomb aussi pesante que la leur.





PAROLES DANS LA VALLÉE

XXVI. *Il y avait, une fois, un homme qu'on appelait le Bon Juge.... Les autres juges l'exécraient. Il nuisait à leur mauvais renom.*

XXVII. *La souffrance n'est pas toujours d'avoir*

faim : c'est aussi d'errer parmi des gens qui ont trop mangé. Les digestions ont, comme le festin, une odeur excitante.

XXVIII. *Il ne faut pas médire de l'Assistance publique : elle subvient aux besoins d'un nombreux personnel.*

XXIX. *Quand la vermine me dévore, j'étends mes loques sur une fourmilière.... Un quart d'heure après je suis débarrassé de tous mes poux : les fourmis en ont fait bombance. Alors, je mets le feu à la fourmilière, pour montrer à sa population qu'elle se trompe, si elle se figure avoir acquis des droits à ma reconnaissance.*

XXX. *Le riche croit s'être fait pardonner son luxe et sa bonne chère, quand il dit au pauvre : « Plains-moi! tu ne sais pas combien de sales maladies te sont épargnées! »*

La vérité, c'est que le pauvre les a toutes, sans le faire exprès.

XXXI. *Ce qu'on appelle faiblesse et lâcheté, n'est souvent que l'âpre volupté de se désobéir à soi-même.*

XXXII. *J'aime l'eau et le feu : l'eau, à cause du Déluge; le feu, parce que je suis quelquefois de mèche avec lui.*



XXXIII. *Informations :*

« Le feu a dévoré les plus beaux sites de la forêt de Fontainebleau.... » Il y a cinquante ans, c'eût été une grande perte pour les peintres. Aujourd'hui, c'en est une surtout pour les propriétaires de chasses. Mais que les

hectares brûlés représentent le chauffage d'une foule de familles transies, ah! c'est ça qui n'a guère d'importance! Mort ou vif, est-ce que le bois est jamais pour les pauvres?

XXXIV. *La peur qu'ils ont des pauvres est pour la plupart des riches le commencement de la philanthropie.*

XXXV. *Je me rappelle avoir vu sur cette place le dernier arbre de la Liberté.... Sous prétexte de conservation, on l'avait mis en cage....*

« L'Arbre?

— Parbleu!... Pour la Liberté, ça va de soi. »

XXXVI. *Le pacifiste est un pousse-mou que les gouvernements tolèrent et comblent même d'honneurs, lorsqu'il se borne à de vaines exhortations, mais qui devient immédiatement suspect et bâillonnable, lorsqu'il*

essaie de réaliser sa chimère. Exemple : Le pacifiste par excellence qui refuse le service militaire.

XXXVII. *Dieu ayant laissé mourir son fils sur la croix, lorsqu'il pouvait le sauver, est le premier que les tribunaux devraient déclarer déchu de la puissance paternelle.*

XXXVIII. *La Trinité que je redoute et que je hais: le magistrat, le gendarme et le chien de ferme, n'est pas un mystère pour moi; c'est un seul ennemi en trois gueules.*




St.

Moi contre tous, et tous contre moi.
E. Cœurderoy.

SIGNALEMENT



Je suis Celui de qui les femmes disent à leur mari, avec un sursaut d'épouvante : « Vois donc... le vilain homme. »

Je suis Celui de qui les mères disent à leurs enfants dissipés : « Si tu n'es pas sage, le Vilain Homme t'emportera ».

Je suis Celui de qui les clients des grands restaurants disent au gérant : « Chassez donc ce vilain

homme qui nous regarde »; Celui que les concierges désignent aux agents et qui s'amuse de l'effroi qu'il sème; Celui dont l'image réfléchie dans les boules de jardins dérange les siestes et consterne les jeux; Celui qui se console de ne point dîner en troublant le repas ou la digestion des gens qui dînent....

Je suis le remords au fond de l'inquiétude ; quand on m'a considéré une fois, on ne m'oublie plus. Je hante les nuits, je suis la lie des cauchemars, le mauvais hôte qui s'installe et ne s'en va pas, et mon ombre obstinée grandit aux flambeaux.



Dehors par tous les temps, l'hiver, je parcours les vieux quartiers paisibles qu'habite la petite bourgeoisie retirée et peureuse. Je vais jusqu'en banlieue, où les rues sont désertes dès que le soir tombe.... Tous les rez-de-chaussée me connaissent. J'attends que la douce lampe, incluse dans les suspensions à chaînes, descende lentement sur la nappe éblouie; j'attends que la famille soit réunie autour de la table et que la

soupière découverte pousse sa fumée tremblante vers l'abat-jour de porcelaine. Alors je colle mon visage aux vitres et montre, dans un rictus, des dents blanches et tranchantes. Les enfants effrayés se jettent dans les bras de leur mère; les gestes vers la bouche se cassent en route; les plats refroidissent et les sauces se figent. Mais lorsque le plus résolu des convives se lève pour m'interpeller, je suis déjà loin et l'écho de mes ricanements dans la nuit est la seule trace de mon passage.

Ou bien j'apparais à la fin des repas, quand les ventres sont pleins et les faces rouges. Si le vent souffle, c'est mon souffle qui fait grincer les serrures; si le froid sévit, c'est ma grimace qui givre les carreaux; pleut-il, ce sont mes larmes qui battent les fenêtres.

On ne me plaint pas, cependant; je ne veux pas qu'on me plaigne.... Il est trop facile de plaindre les pauvres, quand on a chaud et qu'on a bien dîné. Mieux vaut inspirer la terreur que la compassion; la terreur réconforte davantage celui qui la répand. On voit tout de suite que je ne mendie pas, on le voit dans mes yeux étincelants et sur ma lèvre amère :

leur expression est pire que l'outrage et met le désordre dans les âmes.

L'été, j'ai les mêmes distractions — ailleurs.

Je rôde autour des gens qui dînent en plein air, j'alarme leur plaisir, je contracte leur estomac, je suis, pour les âmes sensibles, « Celui qui n'a pas mangé ». Je les incite à se refuser quelque chose; certaines façons de les regarder suffit pour les priver de dessert, comme des enfants; et ils n'osent plus jeter leur pain sous la table, aux chiens.



Mais c'est surtout devant les grands restaurants dont les galeries vitrées avancent sur le boulevard, que je m'arrête le plus volontiers et que je stationne le plus longuement. Les clients de ces endroits-là ne reçoivent point de conseils de mon aspect et de ma misère, mais je les incommode tout de même. Je suis la menace vague suspendue sur leur insolente prospérité; je bourdonne, je les irrite sans motif

plausible, je suis cause qu'ils trouvent les vins moins bons, les plats froids, le service mal fait. Je m'insinue dans les consciences basses, comme l'humidité dans les sous-sols.



Pour se débarrasser de moi, ils ont tout essayé : intimidation, aumônes, marques d'apitoiement hypocrites.... Peine perdue.... Ils ne parviennent pas à me déloger, puisque « je ne demande rien », puisque je me contente de les dévisager en silence et puisque

je renvoie avec mépris le pain et les sous qu'ils me font porter.

Ils préféreraient, je le devine, me voir lancer un pavé dans les glaces.... On m'emballerait et je ne reparaîtrais plus. Mais pas si bête!... J'aime mieux continuer d'être, librement, celui qui déconcerte la bienfaisance et décourage les donneurs d'acomptes, celui enfin dont l'attitude catégorique signifie : Tout ou Rien.





PAROLES DANS LA VALLÉE

XXXIX *Ne bois pas!*

Ne bois pas! dit l'Union française antialcoolique, dont le Comité central compte, parmi ses membres, les plus grands noms et les plus grosses fortunes de France..

« Ah! çà, ruminais-je, qu'est-ce que ça peut bien faire à ces gens-là que le peuple boive? »

Mais une brochure que m'a remise une dame descendue tout exprès de son coupé, m'a édifié. Chaque année, paraît-il, une partie du contingent est reconnue impropre au service militaire : 60 pour 100 dans la vallée des Vosges; 57 pour 100 dans l'Orne; 50 pour 100 dans la Manche, etc.... Bref, l'autorité militaire a calculé que l'alcoolisme coûte à la France, chaque année, un corps d'armée....

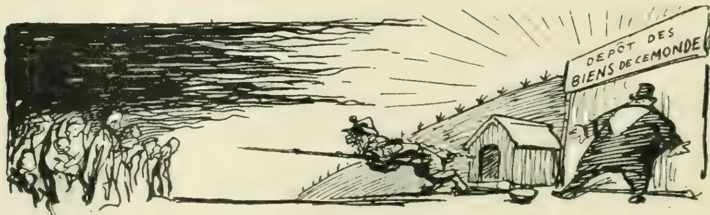
La sollicitude de nos bons apôtres s'explique!

« Œuvre de sauvetage », disent-ils.

J'te crois! Sauvetage de la propriété, d'abord, que notre armée a la mission de défendre.

« Ne bois pas... pour assurer le recrutement perpétuel d'une police qui veille sur nos personnes et sur nos biens ».

Compris, l'apologue....



XL. *Je n'ai pas de chaussettes sans doute parce*



qu'il y a une masse de bas de laine où l'on met autre chose que les pieds.

XLI. *Toute nourriture que peut atteindre la main de l'homme qui meurt de faim, est à lui.*

XLII. *Quand j'arpionne les routes de Bretagne, pays des calvaires, je me fais toujours l'effet du larron entre deux Christs.*

XLIII. *J'ai vu passer des coureurs à pied, des unijambistes, des culs-de-jatte, des rouleurs de ton-*

neaux...; j'ai vu des gens avancer sur les genoux, sur les mains, sur des moignons....

La belle affaire!... J'en vois bien davantage parcourir chaque jour, pour atteindre un but incertain, des distances fabuleuses à plat ventre.

XLIV. *« Tu n'as pas connu les routes dans le bon temps, lorsqu'à la quantité de poussière soulevée au loin, on pouvait distinguer le cabriolet du médecin de la diligence, et les gendarmes allant par deux de la carriole du paysan revenant du marché. Qu'elles étaient belles et sûres, les routes, avant l'invasion!*

— Tu veux dire avant la guerre.

— Oui, la guerre..., l'invasion..., les automobiles, quoi!... »

XLV. *Si encore elles se contentaient, en passant comme une trombe, de vous couvrir de poussière.... Mais elles défoncent les routes. C'est les routes qu'on*

plaint et qu'on répare. Alors qu'on cesse donc de dire : « Malheureux comme les pierres... ».

XLVI. *Compensation :*

La sirène de l'auto emplit la vallée d'un long gémissement.... Il a l'air de sortir du nuage de poussière qui m'enveloppe un moment et d'exprimer enfin la misère humaine par un organe en rapport avec elle et qui m'égale aux prophètes.







LE VILAIN HOMME EN CHANSONS

Le Vilain Homme adore les enfants. Il n'en a pas et il les a tous. Leur visage luit sur son chemin et le fait paraître moins long. Il leur sourit dans sa barbe grise, en traversant les villages, les caresse, de sa main rude, au seuil des portes où ils jouent, et les plus petits sont ceux qu'il préfère, parce qu'il peut leur apprendre des choses qu'on ne leur a pas encore apprises, qu'on ne leur apprendrait sans doute jamais. Il les marque en passant,



comme le voyageur, avant de continuer sa route, grave son nom dans l'écorce de l'arbre sous lequel il s'est reposé. Ils n'oublieront plus le Vilain Homme; la pointe de son regard les a pénétrés jusqu'au cœur.

Lorsqu'une mère impatiente s'écrie : « Si tu n'es pas sage, le Vilain Homme va t'emporter », il répond : — « Me voici ». Mais il effraie alors bien moins l'enfant que la mère.

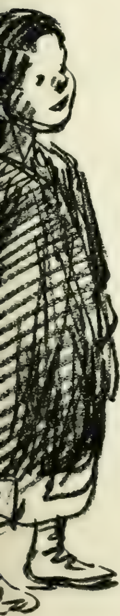


« C'est bon, c'est bon, dit-elle, nous n'avons plus besoin de vous, allez-vous-en, il ne recommencera pas ».

Et le Vilain Homme se console de ce congé brutal en pensant que l'enfant recommencera certainement, pour voir revenir celui que l'on éconduit.



Il a ainsi, partout, des amis qui l'attendent. Il est semblable aux nuages qui courent et à l'eau qui coule. C'est un élément.



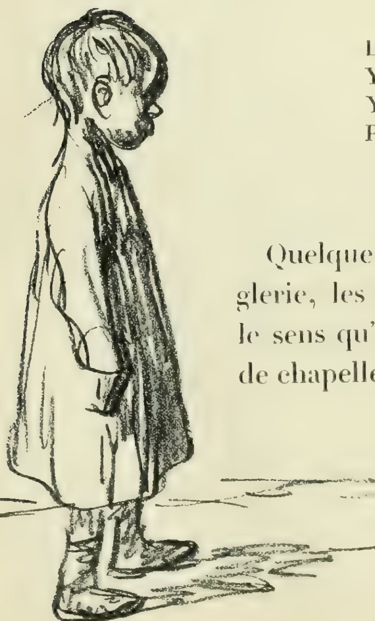
Il choisit ordinairement, pour ses haltes, un endroit voisin de l'école, à l'heure où les enfants s'y rendent. Il les retient sans peine et sans scrupules, les instruit, les intéresse et les amuse.

« On ne peut pas en dire autant en face », allègue-t-il.

Il s'assied donc au milieu d'eux et les émerveille en leur enseignant les bons tours qu'il a dans son bissac. Ce bissac n'est plein, en réalité, que de croûtons de pain et de déchets de toute sorte; mais, le Vilain Homme se gardant bien de les montrer, l'imagination des enfants s'excite dessus et c'est d'un prestidigitateur que leurs yeux guettent les mains, comme si elles allaient donner la volée à des oiseaux d'un plumage extraordinaire.

Quand leur attention se lasse et faiblit, le Vilain Homme la ranime par d'autres jeux sans pareils, ceux de sa physionomie, habile à tout exprimer. Et sur l'étroite scène de ce guignol, les moralités se succèdent. Il emploie, pour les inculquer à son public, le procédé mnémotechnique en faveur chez quelques-uns de ses concurrents, les instituteurs, qui se servent de la chanson populaire comme d'un instrument pour exercer leurs élèves à la grammaire, l'histoire et la géographie. Il fait la classe tour à tour aux petits garçons et aux petites filles, conduit leurs rondes avec une baguette qu'il s'arrête de tailler.

Aux petites filles, il chante :



Dansons la capucine,
Y a pas de pain chez nous,
Y en a chez la voisine,
Prenons-le, c'est à nous.
You!

Quelquefois, par habitude ou par espièglerie, les petites filles s'obstinent à rétablir le sens qu'a volontairement altéré leur maître de chapelle :



Y en a chez la voisine,
Mais ça n'est pas pour nous !

Alors le Vilain Homme se fâche et rectifie :

Prenons-le, c'est à nous !

Et si persuasif est son accent, que les enfants adoptent sa version et n'en démordront plus.

Le Vilain Homme les récompense de leur docilité en introduisant, dans le cotillon champêtre qu'il mène, des figures dont l'idée lui appartient C'est d'abord le Pont d'Avignon qu'il interprète :

Sur le pont d'Avignon,
On n'y danse, on n'y danse,
Sur le pont d'Avignon,
On n'y danse plus en rond....

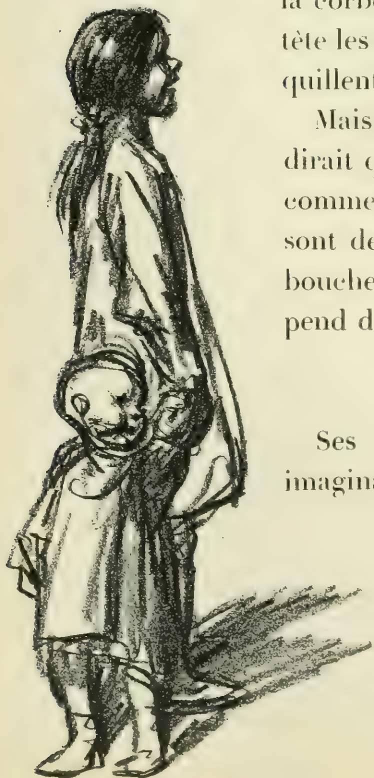
Il jouit un instant de la surprise des enfants qui se demandent pourquoi l'on ne danse plus sur le pont d'Avignon ; puis, debout, comique, alerte, il imite les



personnages à mesure qu'il les nomme :

Le préfet saluait comm' ça,
Les fonctionnaires comm' ça.
La gendarmerie comm' ça,
Et les belles dames comm' ça.
Le ministre répondait comm' ça....

Et ce sont des révérences et des courbettes à mourir de rire. Le Vilain Homme fait de son vieux chapeau ce qu'il veut : un bicorne, un claque, un haut de forme ridicule et même la corbeille ou le verger que disposent sur leur tête les élégantes de la ville. Les enfants s'écarquillent ni plus ni moins qu'au spectacle.



Mais le Vilain Homme s'interrompt et l'on dirait que la peau de son visage se retourne, comme tout à l'heure son chapeau. Ses yeux sont deux trous noirs qui s'agrandissent et sa bouche bâille comme un fond de coiffe où pend de l'étoffe rouge.

Le Vilain Homme a fait comm' ça !...

Ses bras impérieux écartent une foule imaginaire, et telle est la puissance du geste



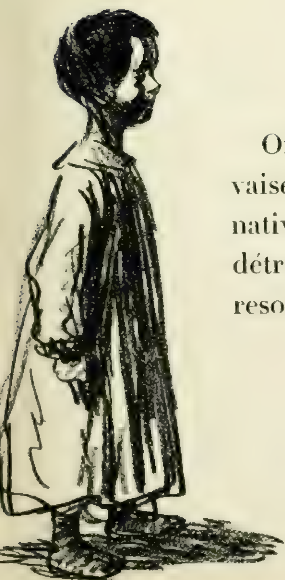
que les enfants se dispersent eux-mêmes en criant.... Mais il reprend gaiement :

> Sur le pont d'Avignon
> On n'y danse plus en rond....

Et les enfants reviennent, si vite apprivoisés qu'ils réclament : « Fais-nous peur encore! »

Il obéit. C'est un mime étonnant. Certain refrain, notamment, sur l'air des *Petites Marionnettes*, évoque terriblement le sort des chemineaux de sa famille. On sent qu'il ne parle que des choses qu'il sait et que son talent n'est que de l'expérience :

> Ainsi font, font, font,
> Ceux qui tirent les sonnettes,
> Ainsi font, font, font,
> Trois p'tits tours et puis s'en vont....



On voit vraiment le gueux sonner à la mauvaise porte. Son masque mobile reflète alternativement l'espérance et le découragement, la détresse et une détresse pire. Il sonne et resonne. Répondra-t-on? On vient enfin. Ah!...



Mais la porte à peine ouverte se referme....
Trois petits tours, et puis s'en va....

DEUXIÈME TABLEAU :

Ainsi font, font, font,
Les gueux pendus aux sonnettes,
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits tours et puis s'en vont....

Dénouement. — Le gueux s'est ravisé, revient. Des cordons de sa besace, il se fait une cravate dont il attache les bouts à la sonnette. Un dernier regard au paysage qui le plaint, et à l'arbre voisin, dont la plus forte branche semble lui reprocher une infidélité. Il s'excuse : Il a ses raisons pour choisir la sonnette, et la branche, qui les devine, agite faiblement ses feuilles en signe d'intelligence. Trois p'tits tours sur lui-même, pour hâter la strangulation, trois p'tits tours, et puis s'en va, pour ne plus revenir....

Mais le Vilain Homme n'est pas toujours aussi macabre. Il a d'autres chansons en réserve, celle, par exemple, sur l'air : *Il était une bergère....*

Il était un' rentière,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' rentière
Qui palpait ses coupons....

Au gueux qui la regarde
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Au gueux qui la regarde
D'un petit air fripon.



Elle dit : Bas les pattes!
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Elle dit : Bas les pattes!
Ou t'iras en prison.

Il n'y mit pas la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le bâton....

Ou bien encore sur l'air de *Cadet Roussel* :

Le Vilain Homme a trois maisons.
Nanterr', l'hospice et la prison.
Ce sont les refuges aimables
Des pauvres hères, ses semblables....
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Le Vilain Homme est bon enfant!





BARABBAS

Le Vilain Homme a trois souliers,
Les deux meilleurs sont pour ses pieds,
Le troisième fait la grimace
Aux maigres flancs de sa besace.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Le Vilain Homme est bon enfant!

Le Vilain Homme a pour chapeau
Un feutre ancien, qui n'est pas beau;
Mais il se fait, suivant le rôle,
Du galurin une auréole....
Ah! ah! ah! oui vraiment,
Le Vilain Homme est bon enfant!

Quoi qu'on fasse, il ne mourra pas,
Ou du moins, s'il saute le pas,
Avant, l'auront sauté sans doute,
Les plus mauvais chiens qu'il redoute....
Ah! ah! ah! mais vraiment....
Quand on l'attaque, il se défend!

Ou bien, enfin, la chanson : *Au clair de la lune*, arrangée ainsi :

Au clair de la lune,
Opulent Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de pain....
Ouvre-moi ta porte,
Je suis ton prochain.



Le Vilain Homme explique : — « C'est au Bureau de Bienfaisance, inutilement sollicité, qu'il voudrait encore écrire un mot, vous comprenez ? Je poursuis :



Au clair de la lune,
Pierrot répondit :
Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit.
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est
Car de sa cuisine,
Je sens le fumet.

Au clair de la lune,
Le pauvre affamé
Frappe chez quelqu'une
Dont l'huis est fermé.
— Qui frappe à cette heure ?
Dit-elle en courroux,
Passez ma demeure,
Je n'ai rien pour vous.

Au clair de la lune,
Le gueux s'obstina
A chercher feu, plume,
Pain, et cætera.
A chercher d'la sorte,
Je n'sais c'qu'il trouva,
Cependant la porte
A la fin céda....





Mais, à manifester de cette étrange manière son inclination pour les enfants, il s'expose à des avanies.

L'autre jour, une bonne femme, le voyant passer sur la route, l'appelait : « Venez m'aider à corriger un mauvais sujet. Je ne peux rien en faire : il a tous les vices ; c'est un monstre. Prenez-le ».

Le Vilain Homme s'est approché et longuement, affectueusement, a interrogé le petit garçon révolté. Puis il a dit, avec une douceur infinie dans le regard et dans la voix :

« Je crois, en effet, que tu mourras sur l'échafaud. »

La bonne femme s'imagine avoir mal entendu :

« Hein?

— Je serais bien étonné, répète-t-il avec effusion, si ce cher mignon ne mourait pas sur l'échafaud. »

Cette fois, la mère a compris.

« Veux-tu t'en aller, jeteux de sorts! » s'écrie-t-elle.

Mais tandis qu'elle cherche un bâton pour appuyer sa démonstration, Barabbas





s'éloigne, sans hâte, en chantant :

Il est né, le Vilain Enfant....
Sonnez, cors; résonnez, musettes....

Près d'atteindre le haut de la côte, sa silhouette se détache un moment sur le ciel embrasé du couchant, et il apparaît alors à la bonne femme éblouie et satisfaite, comme un hérétique montant au bûcher.







PAROLES DANS LA VALLÉE

XLVII. *J'ai un meurtre sur la conscience, un meurtre connu de moi seul, qui n'a pas laissé de traces et auquel l'impunité, en tout cas, est assurée. Voici. En passant, l'autre jour, dès le matin, devant une maison*

écartée, dont une vieille rentière occupait le rez-de-chaussée, je l'ai surprise comptant et caressant des piles d'écus.

J'ai cogné du doigt aux vitres.... La femme, qui ne savait pas être observée, a tourné la tête, m'a vu et est restée béante de mon apparition.

Alors, je me suis mis à rire bruyamment et je lui ai crié :

« Part à deux, la vieille! »

Puis j'ai continué mon chemin.

Le lendemain, la vieille était morte.

J'ai ce meurtre sur la conscience, comme un édredon sur la poitrine; il me tient chaud, l'hiver.



XLVIII. *Ma joie fait peur.*

XLIX. *C'est parce que nous sommes las de dire, doucement et en vain : « Fais-moi une place que je m'y mette... », que nous disons aujourd'hui, brutalement : « Ote-toi de là!... »*

L. *Un proverbe russe dit : « En même temps que l'enfant, Dieu donne la vache ».*

Mais il ne dit pas que, pour les pauvres, cette vache est enragée.



LI. *On dit toujours que l'agriculture manque de bras; on ne dit jamais qu'elle manque de cœur. Et pourtant....*

LII. *La caserne aussi manque de bras....*

Aussi va-t-on rétablir le service de sept ans et augmenter le nombre des cantines, des débits et des prostituées, pour occuper le soldat.

LIII. *Je propose que la prochaine guerre soit déclarée en ces termes : « Fils d'alcooliques, aux armes! Le jour du delirium tremens est arrivé! »*

LIV. *La philanthropie est l'art de nous accommoder les restes.*

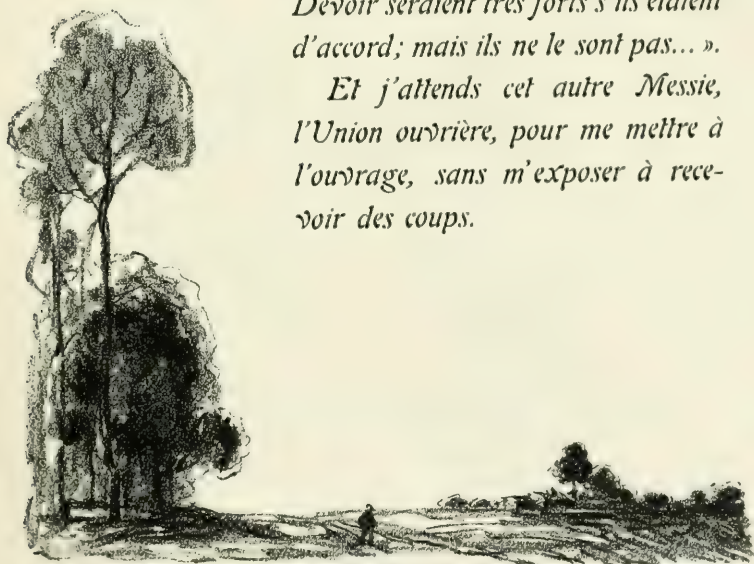
LV. *Comment apprécierions-nous la joie qu'on éprouve, paraît-il, à ne rien posséder : nous mourrons sans avoir eu l'occasion de faire la différence.*

LVI. *On me demande parfois pourquoi je ne travaille pas.*

Je vais vous le dire. J'ai vu assaillir, par leurs camarades en grève, des ouvriers qui sortaient de la fabrique, de l'usine, du chantier; j'ai entendu les uns traiter les autres de « jaunes », de « renards », absolument comme si les mœurs barbares du compagnonnage sévissaient encore....

Je me suis rappelé la parole du prophète Agricol Perdiguier : « Les compagnons du Devoir seraient très forts s'ils étaient d'accord; mais ils ne le sont pas... ».

Et j'attends cet autre Messie, l'Union ouvrière, pour me mettre à l'ouvrage, sans m'exposer à recevoir des coups.





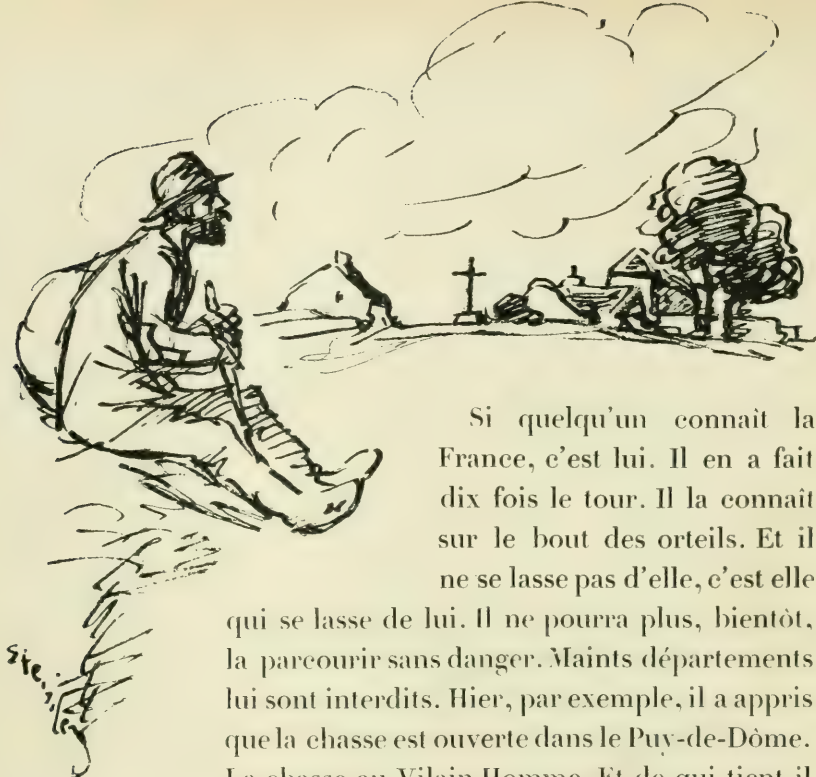
Mourir comme un chien est le plus beau geste de la raison maîtresse d'elle-même, des sentiments inférieurs qui la peuvent obscurcir.

L. Tailhade.

ÉTOILES FILANTES

Chassé des squares et des jardins publics, où sa présence inquiétait les familles, le Vilain Homme s'est remis en route, à petites journées.

Il marche, la nuit, à la belle étoile, sur des routes reconquises par le silence et la fraîcheur; il fait un brin de toilette, le matin, au bord des ruisseaux, dort, l'après-midi, dans les bois, et s'arrête, pour casser la croûte ou raccommoder ses hardes, le soir, à l'entrée des villages où les troupeaux s'empressent.



Si quelqu'un connaît la France, c'est lui. Il en a fait dix fois le tour. Il la connaît sur le bout des orteils. Et il ne se lasse pas d'elle, c'est elle qui se lasse de lui. Il ne pourra plus, bientôt, la parcourir sans danger. Maints départements lui sont interdits. Hier, par exemple, il a appris que la chasse est ouverte dans le Puy-de-Dôme. La chasse au Vilain Homme. Et de qui tient-il cette nouvelle? D'un vilain homme comme lui, son ami, son seul ami.

Une nuit, il y a bien longtemps, ils se sont trouvés enfermés ensemble dans un asile communal pour les chemineaux. Le feu s'y déclara et c'est la vigilance de son compagnon qui les préserva de l'asphyxie. Jamais il ne l'a oublié.

Ils sont pourtant des mois, et même des années,

sans se rencontrer : puis, un jour, au détour d'un chemin, ils s'aperçoivent....

« C'est toi? — C'est moi. »

Ils constatent réciproquement qu'ils ont vieilli, mais n'en disent rien, afin de ne point s'affliger. L'important, n'est-ce pas d'avoir toujours bon pied, bon œil? Et ils ne tardent guère à se séparer, s'en vont chacun de son côté, un matin, bonjour, bonsoir, sans se retourner.

Se reverront-ils?

Hier, donc, ils se sont accrochés au passage. Et tirant de sa blouse un chiffon de papier, le frère qui vient de loin a dit à son frère :

« Lis ça ».



L'autre a déplié la feuille, une affiche relative à la répression du vagabondage.

« C'est bon, a dit simplement le Vilain Homme après avoir lu.

— Paraît qu'il y a du gibier, cette année », a repris le second.

Et ils sont repartis, l'un à droite, l'autre à gauche.

Le Vilain Homme, en s'éloignant, songe.... Il songe que l'autorité n'aura pas de peine à recruter des auxiliaires, des rabatteurs de bonne volonté, pour cette chasse ardente.

Des souvenirs bourdonnent dans la ruche de sa mémoire.

Un dimanche de l'hiver dernier, à Paris, mourant de faim, il s'est mêlé aux mendiants qui décoraient le porche d'une église. Et tous ces misérables, jaloux, se sont jetés sur lui et l'ont bousculé en criant : « C'est notre place.... Va-t'en, voleur! »

Pour le frapper, les manchots retrouvaient leurs bras, les infirmes brandissaient leurs béquilles et les aveugles voyaient clair.

Pourquoi la force publique, insuffisante, n'enrôle-t-elle pas les mendiants? Personne mieux qu'eux ne ferait la chasse aux pauvres.

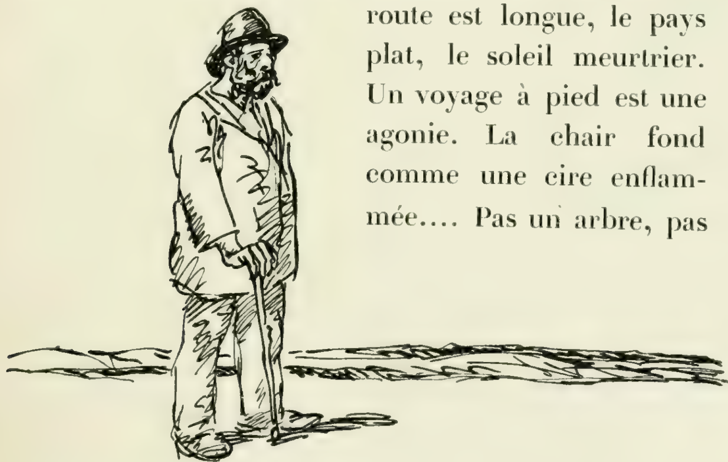
Aussi bien, les protestations de ces gens étaient

vaines, car les fidèles qui passaient devant lui, l'aumône prête, ne la lâchaient plus après avoir dévisagé le nouveau venu, et disaient, eux aussi :

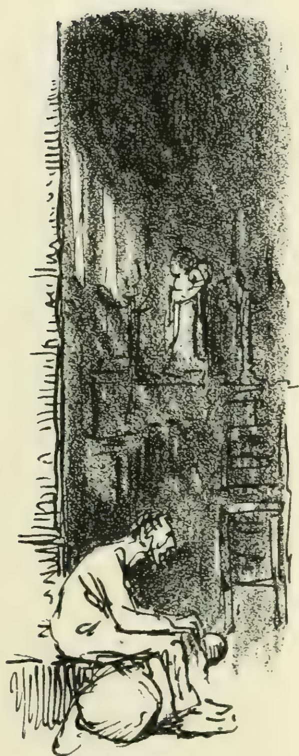
« Ce n'est pas notre pauvre ».

Pas besoin, en vérité, d'instructions préfectorales.... Le Vilain Homme regarde derrière lui, autour de lui et ne voit que des gardes champêtres.

On parle, cependant, de refuges inviolables, d'asiles sacrés.... C'est à vérifier. Justement, aujourd'hui, la route est longue, le pays plat, le soleil meurtrier. Un voyage à pied est une agonie. La chair fond comme une cire enflammée.... Pas un arbre, pas



un abri. Rien que la terre brûlante et le ciel « radieux ».... Si... voici un village, enfin! Et voici



l'église.... Le Vilain Homme, exténué, y entre. C'est une cave délicieuse, taillée dans le roc; on y respire; le corps tout entier n'est plus qu'une bouche qui se désaltère, une plaie sous les compresses, un fruit dans la glace....

Mais un jeune prêtre surgit, brusque et soupçonneux :

« Qu'est-ce que vous faites-là, il y a cinq minutes que je vous observe. Vous ne priez pas....

— En effet, répond le Vilain Homme, je me recueille seulement, au frais.

— Il est, pour la sieste, d'autres endroits que celui-ci, reprend le curé.

— Sans doute. J'aimerais mieux un bois que cette nef, des chaises que ces piliers, une source que le bénitier et un banc de gazon que la chaise au nom de la femme du notaire. Mais, hélas! je n'ai pas eu le choix....

— Alors, ordonne le serviteur de Dieu, faites-moi le plaisir de déguerpir.... Sais-je, moi, si vous n'êtes pas venu fracturer le trone pour les pauvres? Deux fois déjà l'église a été dévalisée par vos pareils. Allons, ouste! »



En se retirant, le Vilain Homme lève les yeux vers un Christ, aux pieds saignants aussi, que l'on met au linceul. Et le Vilain Homme dit au curé qui l'a suivi :

« La croix que portait votre Maître est descendue sur mes épaules, mais vous ne la voyez pas. Elle me blesse et ce sont toujours ses blessures à lui que vous pansez. C'est de votre faute, prêtre, si Celui-là n'est plus des nôtres et si nous ne sommes plus des siens. »

Il sort. Il y a, au flanc de l'église, un petit cimetière sans ombre et calciné. Un fossoyeur y creuse une tombe, et, zélé, s'interrompt pour renchérir sur son patron.

« Vous n'allez pas rester ici, maintenant.... Cherchez-vous des couronnes à voler?

— Je ne veux pas plus en voler que je n'en veux

remettre, dit le Vilain Homme. Il y a assez de mensonge et d'hypocrisie sans cela sur les sépultures.

— Enfin, vous n'avez point de mort ici, n'est-ce pas?

— J'en ai ici autant qu'ailleurs, j'en ai partout, et dans n'importe quel cimetière, un jour, je serai chez moi, malgré vous ».

Chassé des squares, des jardins publics, des musées, des églises, des cimetières, le Vilain Homme continue de traîner sur le gril sa viande noire et desséchée.

Mais le soir vient enfin. C'est un soir admirable et pur. Le Vilain Homme s'assoit au bord de la route et rêve.

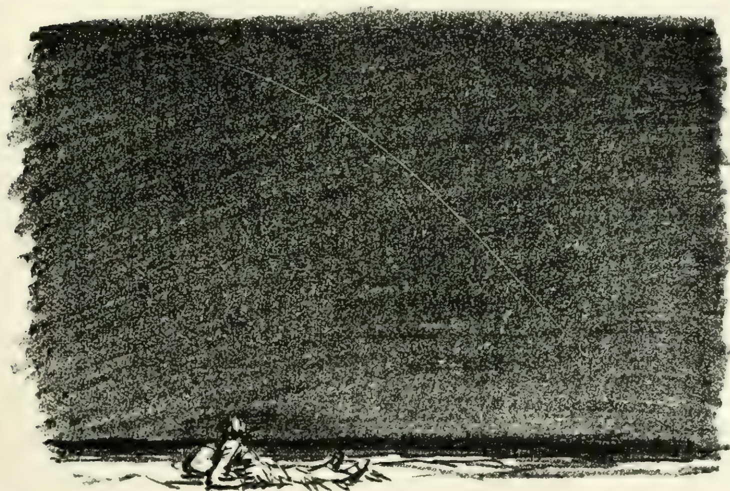
Des milliers d'étoiles fidèles percent l'étoffe inusable du ciel, et voilà, soudain, qu'elles se mettent à pleuvoir. C'en est une, puis une autre, puis une autre encore, qui se détachent, filent et tombent à l'abîme. Où vont-elles? Vont-elles luire ou s'éteindre ailleurs? Qui le sait? Qui pourrait dire ce qui se passe ce soir, là-haut, et pourquoi tant d'étoiles sont démissionnaires?

Il en regarde une, brillante, et qui disparaît à son

tour, vertigineusement. Comment ce ciel impassible, d'une insolente sérénité, n'en fut-il pas égratigné?

Et tel est le silence, que la nuit aux écoutes peut entendre le Vilain Homme murmurer, triste d'une tristesse aux causes profondes :

« Est-ce curieux.... Il suffit que j'en fixe une, pour qu'elle f... le camp!... »







PAROLES DANS LA VALLÉE

LVII. *Les huit Béatitudes :*

1. Bienheureux ceux qui n'obtiennent point justice : ils se feront justice eux-mêmes.

2. Bienheureux ceux qu'on expulse de leur logement : la maison va s'effondrer.

3. Bienheureux les borgnes et les édentés, s'ils ont rendu œil pour œil et dent pour dent.

4. Bienheureux ceux qui ne trouvent pas de place à l'asile de nuit; ils béniraient la société qui leur assure « quelques heures de repos ».

6. Bienheureux les indigents : ils sont détestés pour eux-mêmes et ressuscitent chaque jour d'entre les vivants.

6. Bienheureux ceux qui frappent à la porte et auxquels on n'ouvre pas : ils entreront sans frapper.

7. Bienheureux le paralytique auquel on dit : Levez-vous! et qui ne se lève pas. Le miracle consiste non pas à faire marcher ce malheureux, mais à lui prendre sa place.

8. Bienheureux les insoumis : ils n'entreront dans aucun royaume.



LVIII. *L'Eglise réprouve le suicide et admet la guerre, fléau de Dieu! Et pourtant la guerre est le suicide*

collectif d'une masse d'hommes qui pourraient refuser de se battre et qui se précipitent volontairement au-devant de la mort, avec cette circonstance aggravante qu'ils ne la reçoivent pas seulement, mais qu'ils la donnent aussi.

LIX. *Que reprochez-vous au chemineau? Ne fait-il pas des pieds et des mains pour vivre?*



LX. *Désire peu de chose, mais ce que tu as désiré, obtiens-le coûte que coûte : c'est ton dû.*

LXI. *Mon verre n'est pas grand..., mais je ne bois pas dans mon verre!*

LXII. *J'étais hier à la Cour d'assises, dans le public.*

On a jugé d'abord un monsieur qui avait tué sa femme parce qu'elle le trompait. Pour lui la femme est une propriété....

Crime passionnel. Acquittement.

On a jugé ensuite un ouvrier injustement congédié et réduit à la misère par un contre-maître hargneux.

L'ouvrier aussi avait vu rouge et tué le contre-maître.

Crime social. Condamnation à mort.

Ai-je besoin d'ajouter que le jury était composé d'hommes mariés, de patrons et de propriétaires?

LXIII. *Cet imbécile mendiait en chantant :*

Béni soit celui qui vient sauver le mon...on-on-on-on-on-de!

Je lui ai dit : « Tu n'es pas honteux de perpétuer ce mensonge,... toi, qui aurais tant besoin d'être sauvé, secouru, et qui ne l'es pas? »

Il m'a répondu : « Ecoute,... tu ne sais pas.... Il serait imprudent de ma part d'effaroucher l'aumône.... J'ai une clientèle qui en est restée, de mère en fille, aux pieux refrains d'autrefois : « Mon âme à Dieu, mon « cœur à toi.... L'enfant perdu, c'est l'enfant du Bon « Dieu.... Noël! Noël : Voici le Rédempteur!... » C'est pas au chanteur qu'elle fait la charité, c'est à la chanson. Elle est fidèle à ses vieux fournisseurs.... Le jour où on laïciserait la mendicité, je perdrais mes meilleures pratiques.... »

La mendicité aussi a ses vieilles barbes....







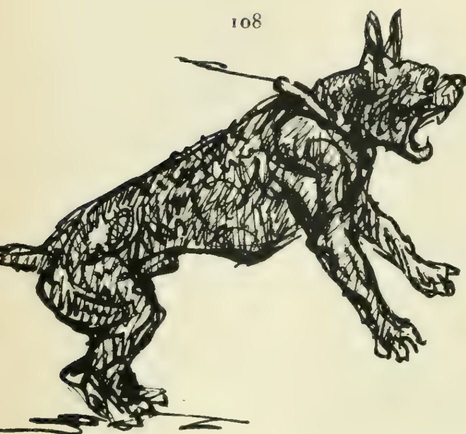
AUTRES SALES BÊTES

Le chien est l'ami du pauvre.... Encore une amère plaisanterie, murmure, en cheminant, le Vilain Homme, à qui l'occasion n'est pas souvent donnée de vérifier l'exactitude de cette observation.

Instruit par l'expérience, au contraire, il hausse les épaules devant la gravure larmoyante représentant le convoi du pauvre, que suit un chien fidèle et recueilli. La vérité, ne serait-ce pas plutôt le chien aboyant après?

Antipathie réciproque. Les chiens n'aiment pas le Vilain Homme et le Vilain Homme déteste les chiens, domestiques arrogants.

Ah! il connaît de longue date cette engeance, et la



réponse de ces gardiens dévoués à son coup de sonnette lui est familière. Elle est plus ou moins hargneuse, suivant qu'il apparaît plus ou moins convenablement vêtu.

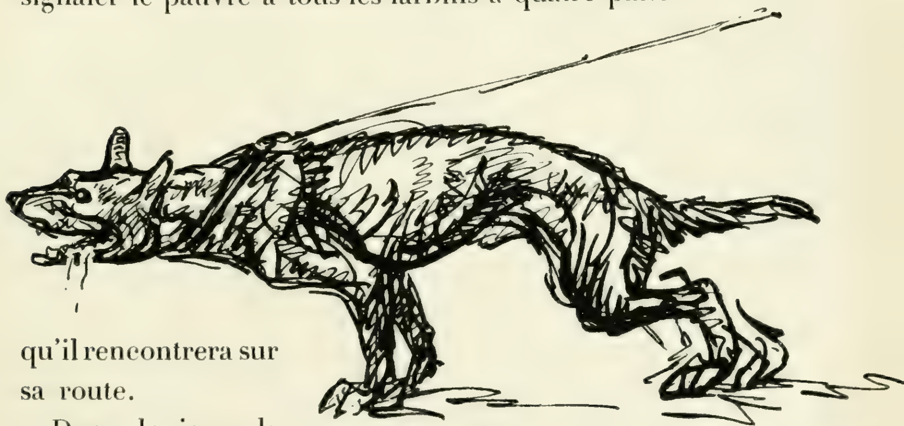
Aux premiers temps de sa misère et lorsqu'il portait encore sur le dos des habits décents, les chiens l'accueillaient avec hésitation, le flairaient tout au moins sans animosité. Ils semblaient lui trouver l'air d'un employé sans place et digne encore d'égards. D'aucuns, craignant une erreur, un malentendu, retenaient leur grognement jusqu'à nouvel ordre. Et, cet ordre arrivé, ils gardaient de la mesure dans leur colère, témoignaient un reste de respect au passant — peut-être un ancien notaire — qui n'avait pas été toujours pauvre ni mal mis.

Mais maintenant ses hardes ne lui inspirent plus aucuns ménagements. Il y a trop longtemps qu'il n'est plus riche, s'il le fut jamais, pour mériter le moindre intérêt. Et c'est la voix, la grimace et le courroux

même de leurs maîtres, qu'ils empruntent pour le reconduire impitoyablement.

Et que l'on ne dise pas qu'ils sont dressés à cela. C'est d'instinct que le chien montre les crocs aux malheureux.

Tout jeune, il sait déjà distinguer la condition des gens à leur chaussure et au bas de leur pantalon, sur lequel on dirait que s'est acharnée une meute, afin de signaler le pauvre à tous les larbins à quatre pattes



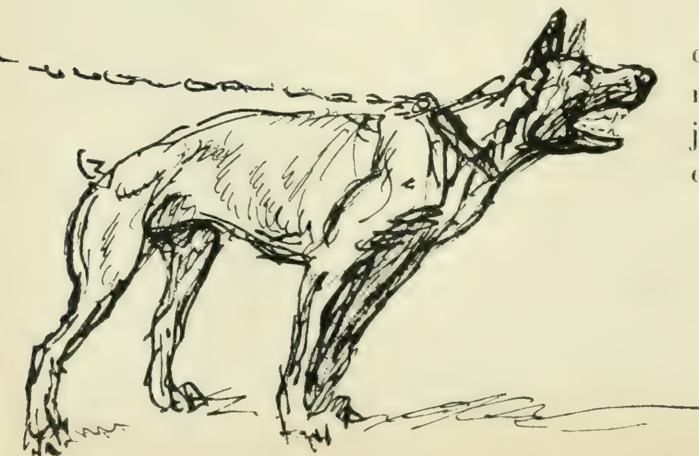
qu'il rencontrera sur sa route.

Dans le jour, la colère du chien à l'attache est plutôt risible, et le Vilain Homme s'en amuse. Comme il tire sur sa chaîne entre sa niche et sa pâtée! Comme on devine

bien l'envie dont il poursuit, malgré tout, celui qui s'en va — libre!... Mais l'aboiement des chiens, dans la nuit, exaspère le Vilain Homme. Le silence serait, sans eux, si rafraîchissant, si pur! Lâchés dans les cours, maîtres de la place, fous de zèle, ils provoquent de loin, à l'abri des murs. Le Vilain Homme les escaladerait volontiers, rien que pour en finir et régler ce vieux compte. Il aurait leur peau ou ils prendraient la sienne. Son bâton ferré ne redoute pas le combat et sous un coup bien asséné, plus d'une fois, des chiens de garde hurlèrent à la lune, pour quelque chose....



Quant aux toutous, aux roquets, aux sales petites bêtes que leurs maîtresses enferment dans la maison, afin d'être averties du danger, cette misérable espèce pousse la domesticité jusqu'à la lâcheté, jusqu'à la trahison....



Est-ce que ces serviteurs nocturnes ont jamais, en effet, empê-



ché les vieilles rentières d'être assassinées pendant leur sommeil? Ils aboient seulement lorsque le commissaire vient faire les constatations et induisent généralement cet intelligent magistrat, dont les soupçons s'égarent, à chercher le criminel parmi les fréquentations de la victime.

« C'est à cela que les chiens sont bons », conclut le Vilain Homme, ironique ou sincère, on ne sait pas....

A l'égard des bêtes en général, d'ailleurs, il n'abonde pas dans le sens des cœurs égoïstes et soi-disant déçus, qui opèrent au profit des chiens, des chats, des perroquets, des chevaux, des tortues ou des araignées, un virement définitif de confiance et d'affection. Il n'ignore pas ce que cache de sécheresse et d'inaptitude réelle à la compassion, à la charité, l'amour des animaux pratiqué au détriment de l'amour du prochain.

« Les chiens sont nos frères inférieurs.... » Autre baliverne, qui n'explique pas pourquoi tant de gens font passer ces frères inférieurs avant leur frère tout court, qui est le faible et le pauvre. Cette philan-

thropie à la portée des veuves, des vieilles filles et des prisonniers, est une habile échappatoire, un moyen de se soustraire, en donnant le change, à des devoirs plus pressants.

Qui donc oserait révoquer en doute la généreuse sensibilité des personnes qui s'apitoient sur les chevaux tombés, les chiens écrasés et les chats laissés sans nourriture pendant vingt-quatre heures? Entre cette sollicitude exclusive et la bonté, il y a pourtant la même différence qu'entre une fontaine à robinet et une source.

« L'amour des bêtes, pense le Vilain Homme, c'est de la monnaie de singe. »





PAROLES DANS LA VALLÉE

LXIV. *Dis-moi où tu t'embusques, et je te dirai si le vol t'est permis. C'est « entre colonnes » que Tartufe et Mercadet opèrent avec le plus de chances de succès et d'impunité.*

Voyez-les à la Bourse, à la Madeleine et, dans leur loge, à l'Opéra.... Il ne manque entre les colonnes de ces Temples réservés, que Samson.... Mais Samson, toujours aveugle, continue de tourner sa meule et n'écoute point les guides qui voudraient le conduire au bon endroit.

LXV. *Je me suis glissé, hier, sous le péristyle de la Bourse, parmi les gens excités qui hurlaient des chiffres au bout de mots barbares, et j'ai hurlé avec les loups.*

« Répétez,... osez répéter.... Qu'est-ce que vous vendez? »

Et j'ai répondu : « Les mêmes choses que vous : tout ce que je n'ai pas. »

LXVI. *La faim est aussi de la propagande par le fait.*

LXVII. *Deux traîne-la-patte se montraient les*

Bons représentatifs de secours en nature qu'ils devaient à la charité des passants.

Le premier disait : « Le Bon que voici, qui donne droit à une portion, est délivré par la Société philanthropique ».

Le second disait : « Le mien — c'est écrit dessus — est distribué par M. de Rothschild ».

Et il y avait, chez celui-ci, un ton de supériorité dont l'autre semblait être jaloux.

LXVIII. *Un catalogue de Grands Magasins, jeté au tas d'ordures, m'est tombé sous les yeux. J'ai lu :*

LAINAGES POUR ŒUVRES DE CHARITÉ

De quels déchets cette laine-là peut-elle bien être faite, pour qu'on la mette ainsi à part et qu'on la destine expressément aux pauvres?

LXIX. *Il est maintenant défendu de cracher sur*

la voie publique, de cracher sur les parquets, de cracher dans les omnibus, de cracher du haut des ponts dans la Seine....

Il n'y aura bientôt plus qu'aux visages qu'on pourra cracher.

C'est donc que le mépris paraît moins contagieux que la tuberculose?

LXX. *L'excellent préfet de police s'occupe de nous. Il ne demande, pour nous préserver du mal, qu'un peu de bonne volonté de notre part.*

Une affiche nous prodigue les conseils pratiques :

Crachoir hygiénique.
Ébullition ou stérilisation du lait.
Désinfection des appartements.
Cuisson suffisamment prolongée de la viande.

Contre la prédisposition, enfin : Une bonne hygiène qui permette à nos organes de conserver, vis-à-vis des

microbes, le pouvoir de résistance que leur feraient perdre le surmenage, les excès, les intempéries atmosphériques, l'insalubrité des logements, etc..., etc....

Si, faute d'observer ces sages prescriptions, nous contractons la tuberculose, tant pis! nous sommes avertis.

LXXI. *Quel spectacle plus lamentable que celui de soldats faisant l'exercice! Tant de mouvements pour la servitude..., quand un seul suffirait pour l'affranchissement!*





LA VIEILLE

Caduque, asthmatique, goutteuse, hémorroïdaire, mais toujours tricolore, la pauvresse se traînait sur la route lorsque le Vilain Homme l'y rejoignit. Elle s'appuyait sur un vieux bois de fusil dont la crosse en l'air dessinait la traverse d'une béquille, et, dans une giberne qui lui tenait lieu de cabas, elle prenait de temps en temps, pour se réveiller, au lieu de poudre, une pincée de tabac.

On devinait qu'elle avait été belle, adulée, puissante et que des hommes étaient morts en lui tendant les bras. Il y avait sur ses pas comme un bruit d'armes et d'agonie. Des mots sans suite : « Enfants de la Patrie... Étendard sanglant... Jour de gloire...



Sang impur... Sillons... », revenaient sur ses lèvres fanées, comme les réminiscences d'un discours dont elle avait depuis longtemps perdu le fil.

Le Vilain Homme s'approcha d'elle et dit :

« Eh bien! la vieille, il n'y a donc plus d'amour? Où allez-vous ainsi? »

Elle répondit sans lever les yeux, honteuse de sa faiblesse et de sa confidence :

« Je vais jusqu'à la ville voisine.... Je suis attendue à l'occasion d'une cérémonie officielle....

— Qu'est-ce que vous faites donc?

— Les extra. »

Le Vilain Homme, que l'euphémisme égayait, s'écria irrévérencieusement :

« Les extra... ? Avouez plutôt, la vieille, que vous mendiez dans les fêtes.... »

Mais elle protesta :

« Non, non.... Je dis bien : les extra. On m'utilise. On a souvent besoin de moi pour les inaugurations, les distributions de récompenses, les grandes récep-

tions, les banquets, les réunions de charité, les courses que le chef de l'État honore de sa présence, les concours régionaux, les concerts publics, les 14 juillet.... Je suis du commencement et de la fin. Je tiens le vestiaire et je lave la vaisselle.... Je n'ai guère chômé depuis quarante ans. On loue mes services en même temps que les estrades, les sièges et les tentures. Il est rare que je manque une solennité.... De quoi vivrais-je sans cela?

— Alors, votre clientèle...

— Ma clientèle est administrative, bourgeoise, scolaire, militaire... et même religieuse. Oui, j'ai été admise chez les Dominicains..., mais on m'y tournait en dérision. On m'y faisait chanter et l'on me battait la mesure avec le petit balai.... Ah! c'est triste à mon âge, et avec mon glorieux passé, d'en être réduite à supporter ces humiliations pour ne pas mourir d'épuisement et d'oubli! »

Elle s'était arrêtée pour humer une prise; elle continua en frappant, après l'avoir refermée, sur sa giberne-tabatière :

« Voilà tout ce qui me reste de mon éclatante jeunesse!

— Vous étiez cantinière ? demanda le Vilain Homme.

— Oui, fit-elle, dans une éclaircie de fierté, je fus cela et mieux que cela ! Fille d'officier, j'ai été l'âme de la Patrie en danger ; cantinière, j'ai versé l'héroïsme au cœur des volontaires, avant de le verser au cœur des citadins, comme a dit un poète.... »

Les yeux de la vieille s'embuèrent de songe et elle reprit, se parlant à elle-même.

« Ah ! l'année de mon baptême, que j'étais belle ! Il y a plus de cent ans... Il me suffisait de paraître au milieu des républicains, pour que chacun de leurs soldats en valût quatre. Je décidais la victoire et je la parfumais. J'étais la rose au drapeau ; je n'avais d'épines que pour les rois. Les volontaires de l'armée du Rhin disaient que j'avais des moustaches... mais c'était l'ombre des leurs qu'ils voyaient sur ma lèvre ! Je sentais la poudre et la liberté.... J'emportais la France dans les plis de ma petite robe tricolore, et la mort que je consolais était plus belle que la vie ! Hélas ! les soldats que j'ai conduits à la victoire, vous ne les avez pas connus.... Vous n'avez connu que ceux que j'ai menés à la défaite.

— Oh, j'en connais d'autres, » dit le Vilain Homme.

La vieille soupira :

« Oui, ceux d'aujourd'hui.... Ils me font rire. Nous ne nous comprenons plus. Ils ne veulent pas croire que j'ai été terrible, et je doute qu'ils le soient jamais. Je ne suis plus pour eux qu'un objet de parade, un accessoire de défilés et de revues, une barbe postiche, une pièce de musée.... Ils me posent un râtelier pour que j'aie l'air de montrer les dents... ou bien ils me ravalent au rôle de pleureuse nationale, dans les funérailles.... J'étais un drapeau, je ne suis plus qu'un torchon. J'essuie les banquettes, les tables, les verres, les plats ; ma place est à l'office des maisons bourgeoises, qui ne semblent m'avoir recueillie, adoptée, que pour mieux m'avilir. »

Elle s'arrêta encore, mit ses deux mains sur sa béquille, comme un soldat se repose sur son fusil, et poursuivit sa rêverie :

« J'aurais dû m'en douter, en 70, quand ils vinrent me chercher dans ma retraite. Je pensais que c'était pour les accompagner à Berlin : c'était pour les conduire au café-concert. Des ténors et des barytons belliqueux m'escortaient sur les boulevards et

me faisaient un piédestal des tables de café et des impériales d'omnibus. Je fournissais un déguisement



nouveau à Thérésa et j'étais le *Second jour de bonheur* du séduisant Capoul. Ah ! si j'avais su alors à quoi tout cela devait plus tard aboutir : à rincer les chopes des clients de Bordas et d'Amiati ! »

La vieille s'interrompit et prêta l'oreille à une

rumeur lointaine et confuse, à des coups sourds dont la terre frémissait.

« Il y a des grèves dans le pays, c'est peut-être une colonne de manifestants qui vient par ici, présuma le Vilain Homme.

— Vous croyez ? » fit-elle vivement.

Et elle balaya, de sa main décharnée, les mèches grises qui recherchaient, par inclination, les rides de son visage.

Il la regarda, surpris de l'accès de coquetterie que provoquait chez elle une simple conjecture. Elle écoutait, maintenant, plus attentive à mesure que le bruit se rapprochait, — et plus perplexe.

« Qu'est-ce qu'ils chantent ?

— Je n'en sais rien, répondit le Vilain Homme. Je ne distingue pas très bien.... Attendez.... »

Ils n'attendirent pas longtemps.... Une compagnie de grévistes déboucha tout à coup, tumultueuse et propageant ce refrain :

C'est la lutte finale,
Groupons-nous et demain
L'Internationale
Sera le genre humain.

Le Vilain Homme s'était rangé sur le bord de la route, tandis que la vieille, au contraire, se portait en avant, comme pour être remarquée, reconnue et, qui sait? acclamée....

Mais les mécontents qui passaient, la rejetèrent de côté, sans égards, et, brutal, un jeune ouvrier la bouscula même en disant : « C'est pas ici votre place, la mère. Ça va chauffer, rentrez chez vous. »

Elle recula, les vit disparaître et répéta :

« Qu'est-ce qu'ils chantent ?

— *L'Internationale*, du père Pottier,... un des leurs, indiqua cette fois le Vilain Homme.

— Ah !... » fit la vieille, sur qui semblèrent peser davantage les années et les regrets. Elle ajouta pourtant un mot :

« Ingrats !

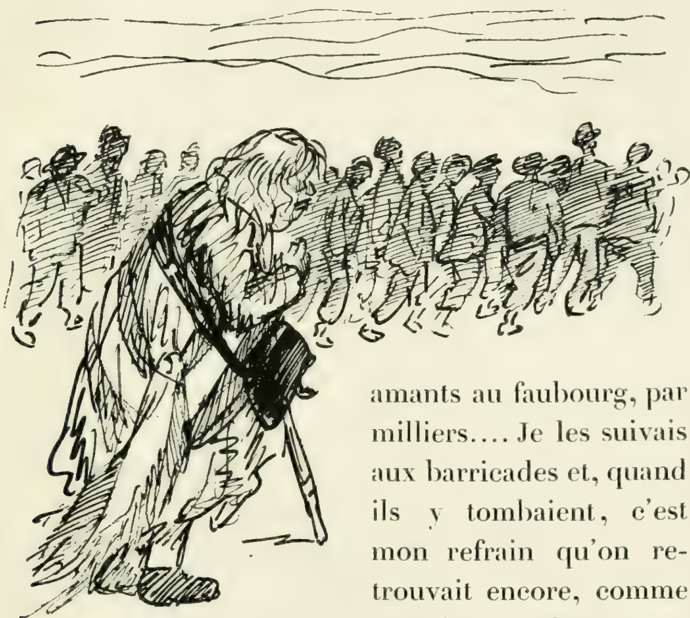
— Pourquoi ingrats ? » interrogea l'autre.

Elle murmura :

« Ils oublient ce que j'ai été pour leurs grands-pères et leurs pères aussi.... Absente, proscrite, silencieuse, ils rêvaient de moi. Mon image était dans leur cœur et mes accents obsédaient leur mémoire.

« Mourrai-je donc sans l'avoir une dernière fois

« entendue ! » gémissaient-ils dans la servitude, la prison, l'exil. Car je n'ai pas été chérie que des soldats. Dans mon âge mûr, camarade, j'ai eu des



amants au faubourg, par milliers.... Je les suivais aux barricades et, quand ils y tombaient, c'est mon refrain qu'on retrouvait encore, comme une fleur séchée, entre leurs lèvres pâles. Tout cela pour que les enfants des victimes me traitent aujourd'hui, comme vous avez vu que ceux-là m'ont traitée tout à l'heure !

— Soyez juste, observa le Vilain Homme, vous n'êtes plus pour eux qu'une tradition indifférente, inappropriée à leur entreprise.... Vous radotez.... Vous êtes incapable de traduire leurs revendications, leurs espérances.... Lors même que vous le voudriez, vous n'en auriez pas la force.

« Il est plus facile de renverser un trône qu'un coffre-fort. Vous ne rimez plus à rien. Autres temps, autres chants. Les tyrans contre qui vous partiez jadis en guerre, sont à présent inoffensifs, abolis. On en a d'autres à fouetter. Mais vous ne les connaissez pas, ou, si vous les connaissez, vous êtes portée à les considérer plutôt comme vos bienfaiteurs que comme vos ennemis, parce qu'ils vous font l'aumône et flattent vos manies. Depuis longtemps vous ne vivez plus que de charités. La bourgeoisie et l'armée vous ont hospitalisée à frais communs. Vous leur êtes utile, c'est exact. Ce sont elles qui règlent l'emploi de vos jours de sortie. Dès qu'on parle de Gloire ou de Liberté, elles se rappellent votre existence et se hâtent de vous exhiber. Pour l'armée vous êtes une cantinière honoraire, encore décorative dans les revues ; et pour la bourgeoisie, vous êtes la vieille

domestique dans l'indigence, qui continue de faire honneur à ses maîtres, lorsqu'ils daignent lui décerner un de leurs prix Montyon. Pauvre dupe! Profitez donc au moins de vos relations officielles pour obtenir une pension, un bureau de tabac.... Le gouvernement de la République ne peut pas vous refuser ça.... »

La vieille avait replacé sous son aisselle le bois de fusil en forme de béquille.

« C'est tout de même pénible, dit-elle amèrement, d'en arriver là, quand on est la veuve du Père la Victoire et qu'on s'appelle « la Marseillaise ! »

Et elle se remit en marche, signalée aux habitants de la ville voisine par son catarrhe, contracté au service des orgues de Barbarie, des orchestres forains, des fanfares municipales et des orphéons sédentaires.







PAROLES DANS LA VALLEE

LXXII. *J'ai fait une expérience de fraternité. Pendant un hiver rigoureux, je me suis mis au service de la misère qui s'étale apparemment pour qu'on la soulage, et des malheureux qui s'astreignent, pour vivre, aux plus dures corvées.*

J'ai exercé tous les métiers des meurt-de-faim.

Je leur ai dit : « Reposez-vous; je travaillerai à votre place aujourd'hui, et l'argent que je gagnerai sera pour vous. »

Successivement j'ai fait l'aveugle qui vend des crayons, le sourd-muet qui vend des lacets et des anneaux de sûreté, le distributeur de prospectus, l'homme sandwich, l'homme de bronze, le gardien de chantier, la nuit.... J'ai porté les fardeaux de l'apprenti, le panier de la bouquetière et la bricole de l'homme de peine.... J'ai ouvert les portières, suppléé le bagotier *qui court derrière les fiacres, déchargé les bateaux, enlevé les neiges, cassé la glace.*

Or, un soir que j'étais las et transi, je voulus m'approcher d'un brasero autour duquel se chauffaient déjà quelques pauvres diables, mes obligés ou leurs frères. Ils n'avaient qu'à se serrer un peu pour me faire place; ils s'y refusèrent en grognant. Je n'insistai pas, mais je pris une poutre, au chantier voisin, et je la plantai le plus près possible du brasero, de façon que sa flamme éclairât l'écriteau cloué par moi sur la poutre.

Et cet écriteau portait :

« LA RECHERCHE DE LA FRATERNITÉ EST INTERDITE »

LXXIII. *Ma vie manque de femmes.... Quand j'en possède une convenable, jeune ou vieille,*



au revers d'un fossé, elle est tellement à ma ressemblance, que notre acte me laisse un arrière-goût d'inceste.

LXXIV. *La vermine a du bon : l'homme n'est pas fait pour vivre seul.*

LXXV. *Ce que je salue dans le régiment qui*

passe, drapeau en tête, c'est le condamné à mort, ce n'est pas le bandeau sur ses yeux.

LXXVI. *L'homme a besoin d'idéal....*

Oh! je veux bien..., si vous m'accordez que manger à sa faim en est un.

LXXVII. *J'ai juré de dire la vérité....*

Une fois, une seule, j'ai appelé à mon aide... Napoléon!

C'est le jour où une foule en démence a failli m'écharper sans motif.

J'ai crié : « A moi, Napoléon! »

Je me figurais naïvement qu'il allait apparaître et m'envoyer le troupeau à la boucherie.

Mais le troupeau ne perdra rien pour attendre, et sa lâcheté contre moi sera baptisée héroïsme contre d'autres.

LXXVIII. *Proverbe rectifié :*

Il faut dire : Fontaine, je ne boirai pas toujours de ton eau!

LXXIX. *C'est le soir que les nuages sont beaux..., qu'ils sont fraternels.*

Il y en a de las, qui se traînent jusqu'au bout de l'horizon et qui s'y arrêtent un moment, empourprés, avant de disparaître..., comme moi au bord du fossé, avant d'y tomber, pour dormir....

On se connaît, les nuages et moi.... On a toujours fait route ensemble.





Dans nos sociétés établies sur une idée très rigoureuse de la propriété, la position du pauvre est horrible : il n'a pas, à la lettre, sa place au soleil. Il n'y a de fleurs, d'herbe, d'ombrage, que pour celui qui possède la terre.

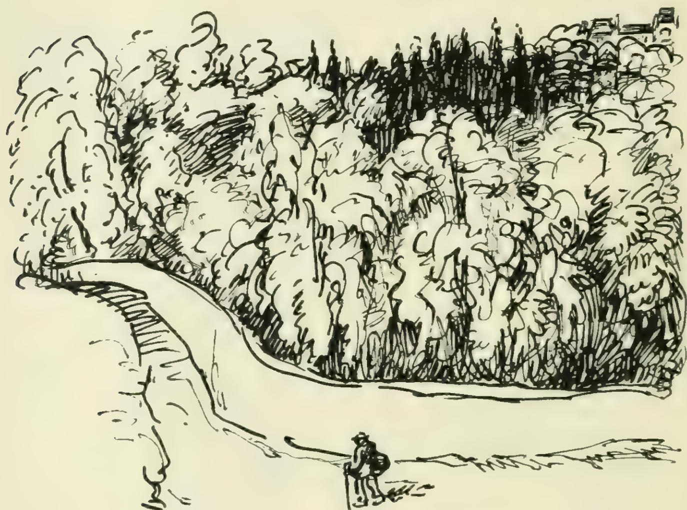
RENAN.

LES BOIS ILLUSOIRES

Quoi de plus admirable en ce moment que les bois, tous les bois de France!

Ils sont la bénédiction de la terre et sa jeunesse éternelle; ils couvrent des pays entiers, enveloppent des villes, abritent des bourgs paisibles, dérobent des hameaux dont le clocher seul surgit,

escaladent les cimes, couronnent les coteaux, pendent comme des crinières emmêlées au flanc des



collines, boivent la lumière, froidissent sous la lune et résonnent de musiques divines.

Ils ont une âme de peuple. Les arbres prennent des formes humaines, font des gestes d'intelligence et d'amour; on dirait de grands frères solidaires et

compatissants qui versent leur ombre et leurs baumes pour la consolation des pauvres.

LE VILAIN HOMME EXTÉNUÉ :

« Du plus loin que je vous vis, j'ai tendu les bras vers vous, car je suis las, j'ai marché longtemps, et dormir sur votre cœur, bercé par votre chanson, doit être si doux! Non? Vous ne voulez pas?... Pardessus les murs, des kilomètres de murs qui vous embastillent, les plus hautes branches accompagnent de saluts ironiques votre injonction :

« DOMAINE PRIVÉ, LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI. »

Quoi de plus généreux, de plus salubre, en ce moment, que les bois, tous les bois de France!

Quel air on y respire! Quelle haleine balsamique ils ont! La mer est dans les peupliers; les genévriers embaument; les bouleaux, les charmes et les hêtres, chaussés de mousse, sourient, élancés, dans leur robe nuptiale; les chênes, vieux parents, prodiguent l'exemple de la force et de l'ombre; les ormes ver-



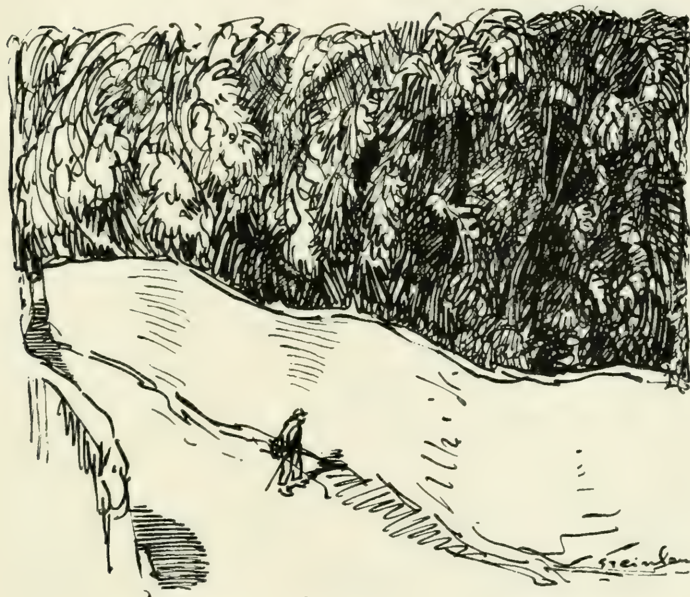
tueux tirent leurs rideaux; et la foule des sapins se presse, tiède et recueillie....

Ah! les chers bois, vivants et divers, tout ensemble taciturnes et bavards, confidentiels et sourds, altiers et tutélaires, solennels et intimes, cathédrale et petite église de campagne.... Comme il ferait bon recevoir l'étreinte des futaies et les baisers furtifs des clairières!

UN PROMENEUR SOLITAIRE :

« Pourquoi me tentez-vous là, au bord même de la route, bois pleins d'odeurs et de murmures? Ne le vois-je pas, le solide treillis qui vous fait une cotte de mailles? Simplifiée, économique, elle n'est pas moins

rassurante pour les propriétaires qui regardent à la dépense d'un mur hérissé de culs de bouteilles. Est-ce assez ingénieux, cette triple rangée de fils de fer



garnis tous les vingt centimètres de pointes meurtrières! Jolis bois, j'entends votre ordre de passer au large : vous avez des couteaux à la ceinture! »

Quoi de plus indulgent que les bois, en ce moment, tous les bois de France!

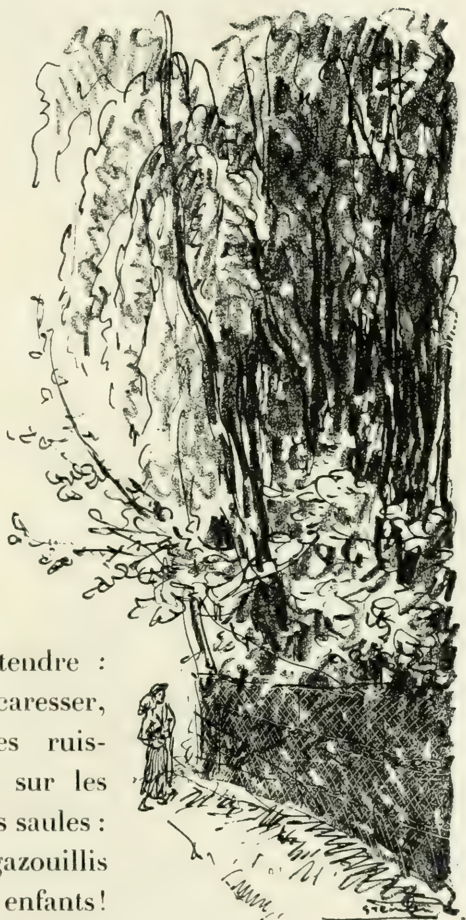
Sont-ils frais, le matin, les palmes de leurs fougères ployant sous la rosée et leur front de feuilles miroitant ainsi qu'une eau immobile et suspendue! Sont-ils mystérieux, le soir tombé, lorsque, confondus avec les maisons du village voisin, ils érigent des cités de repos massives, propagent le silence en bas et causent en haut avec les étoiles! Les milliards de vies qu'ils enferment! Les lits qu'ils dressent! Les invites qu'ils recèlent, aux joies du libre échange et de la multiplication naturelle!

DES AMANTS :

« Vos sources cachées, nous en avons soif! Vos baumes, nous en avons faim! Vos alcôves, nous en sommes avides! Ces sentiers qui vous enrubannent et mènent Dieu sait où! nous ne demandons qu'à les suivre; ces bruyères complices, nos corps les fouleraient avec transport!... Faut-il donc nous contenter du souffle des sapins évoquant, au passage, l'étable,

la bonne litière, un calme sommeil de bêtes?... Oui, hélas!... »

« DÉFENSE
DE PÉNÉTRER
DANS CES BOIS
SOUS PEINE
D'AMENDE »



Quoi de plus divertissant, en ce moment, que les bois, tous les bois de France!

L'herbe y est tendre : pour mieux vous caresser, mes enfants! Des ruisseaux y courent sur les cailloux et sous les saules : pour mêler leur gazouillis au vôtre, mes enfants!

L'écorce des arbres est noueuse et rude : pour vous aider à grimper, mes enfants! Les vieux troncs résineux répandent leurs gommes : pour votre goûter, mes enfants! Les halliers vous appellent : disputez aux ronces vos culottes, aux broussailles l'étoffe rude de vos jambes, le cuir de vos pieds nus.

LES ENFANTS :

« Parbleu! Si ce n'était que cela!... Mais nous savons lire : « IL Y A DES PIÈGES A LOUPS DE POSÉS ». Pourquoi pas des mitrailleuses?

Quoi de plus secourable, en ce moment, que les bois, tous les bois de France!

Ils meurent et renaissent pour le soulagement des malheureux. C'est pour eux sans doute, ces brindilles, ces branches sèches, tout ce bois mort.... On vient le ramasser des hameaux voisins. Comme il pétillera, l'hiver prochain, pour la fête des yeux et le

réveil du sang! Quelle saltarelle danseront dans l'âtre les flammes arrogantes! Risque-toi, vieux; ne crains rien, pauvresse.... Pas de clôtures, cette fois, pas d'écriteaux, pas de pièges... enfin!



UN GARDE :

« Je vous y prends? Ne savez-vous point que cette chasse est gardée? Je vous dresse procès-verbal. Comment voulez-vous qu'on tue le gibier, si vous l'effrayez? Il

faut inspirer confiance au faisan, si l'on désire qu'il n'abandonne pas ses œufs. Mais je comprends.... Vous vous foutez du gibier; vous n'en mangez pas. Apprenez qu'on en mange au château. Et puis, ce bois mort que vous vous appropriez, il appartient à mon maître qui le vend ou se chauffe avec, à son gré.... Allez, votre compte est bon! »

Quoi de plus engageant, en ce moment, que les bois de banlieue!

C'est la promenade et la joie du dimanche, la récompense du travail, la compensation que se promettent les victimes de l'atelier, du magasin, de la fabrique, de l'usine, les petits ménages du faubourg, les familles nombreuses entassées, pour dormir, dans les logements où l'air et la lumière rivalisent d'économie.

Le bois suburbain, c'est l'illustration de la romance perpétuelle que chante, en besognant, l'ouvrière : le gazon, la fleur et l'oiseau; c'est l'oasis dans le désert des jours, l'eau fraîche bue au creux de la main, le nom gravé au cœur des arbres, les jeux de l'enfance

réappris, la naïveté de l'âme populaire grisée de verdure et de brises, le bond joyeux de la bête détachée du piquet et traînant, avec surprise, sa longe....

L'ADMINISTRATION :

« Désolée.... Mille regrets! Mais ces bois, ces forêts, sont la propriété de l'État, qui seul a le droit de les dévaster et de permettre des coupes. Est-ce dans l'intention d'établir un nouveau champ de courses? Représentez-vous une Société privée de tir ou bien cherchez-vous un emplacement propice à l'installation d'un stand militaire? Non? C'est donc uniquement la cause des promeneurs et des pauvres que vous plaidez.... Mais les promeneurs et les pauvres ont les routes. N'est-ce pas suffisant pour eux? »

LE VILAIN HOMME :

« Vous avez entendu, tous.... Des bois, des forêts à leur lisière, une ombre marginale descend

sur le chemin.... On nous la prête, drapons-nous dedans et n'élevons plus de vaines plaintes, car, songez-y bien, ce bout de nappe verte aux franges tremblantes, cette loque d'ombre, c'est encore par tolérance, par charité, qu'on nous laisse en jouir.

« Mais on nous surveille.... Si nous allions l'emporter! »





PAROLES DANS LA VALLÉE

LXXX. *Un monsieur riche « qui fait des livres », apprenant que j'étais un ancien enfant assisté, a désiré, un jour, causer avec moi, pour « se documenter sur la question », comme il disait.*

Je lui ai raconté mon histoire : l'abandon aux premiers

jours de mon existence, la crèche, l'hospice, le placement familial, les travaux agricoles sous un maître à poigne, le régiment....

Le noircisseur de papier m'arrêta; à partir de ma majorité, je ne l'intéressais plus.

« Père inconnu? » me demanda-t-il, comme on demande : « Vacciné? »

« Père et mère inconnus », répondis-je, pour lui faire bonne mesure.

Mais l'homme bondit de son encrier, ainsi qu'un diable de sa boîte.

« Mère inconnue, malheureux! s'écria-t-il. Tu oses dire : Mère inconnue!... enfant ingrat! Et la République, n'a-t-elle pas subvenu à tous tes besoins, payé ta nourrice, la surveillance des tuteurs qu'elle t'a donnés, ton entretien, les maîtres chargés de ton instruction, et cætera? Tu as contracté envers elle une dette que toute une vie de labeur et de probité n'acquittera pas. La République a été pour toi la meilleure *des mères. Elle, du moins, ne t'a pas, ne t'a jamais abandonné. La*

République.... L'Assistance publique... ique, ique! Hurrah!... »

J'avais retenu le nom du chef de claque. Je l'ai lu, quelque temps après, à l'étalage du libraire, sur la couverture d'un opuscule de la série des Tu seras.... *Tu seras agriculteur, Tu seras soldat, Tu seras électeur, Tu seras mutualiste, Tu seras patron, Tu seras assisté. Et la brochure avait pour épigraphe un air de cette vieille serinette, M.* de *Lamartine, son air sur les enfants trouvés.*

Au 14 juillet suivant, l'auteur était fait chevalier de la Légion d'honneur par ma bonne nourrice sèche.

C'est précisément ce jour-là que je me suis décidé pour la carrière de chemineau. Je me sentais plus léger.

Quelqu'un portait ma croix....



LXXXI. *Le conseiller municipal socialiste auquel je m'adressais pour obtenir un secours du bureau de*

bienfaisance, m'a répondu : « Êtes-vous électeur? Remplissez-vous vos devoirs de citoyen? Dans quel esprit votez-vous? »

Éconduit par celui-ci, j'en vis un autre à qui je racontai ma déconvenue? Il haussa les épaules : « Ah! je le reconnais bien! s'écria-t-il.... Avec moi, mon ami, les choses iront plus rondement; je ne vous poserai pas trente-six questions.... Une seulement : « Êtes-vous « baptisé? »

LXXXII. *J'ai abordé un Monsieur charitable qui m'a donné sa carte.*

Il y avait dessus :

« Secrétaire de l'Œuvre du Pain sec pour tous. »
Bureaux : rue..., n° ....

L'adresse d'une boulangerie eût suffi...; mais Bureaux *indiquait mieux que Fondation bien ordonnée a pour objet, avant tout, la subsistance des fondateurs.*

Quand donc l'un d'entre eux aura-t-il le courage de mettre enfin sur sa carte de visite ce seul mot :

PHILANTHROPOPHAGE

LXXXIII. *Je regardais manœuvrer des recrues. Un officier, qui les surveillait, s'est approché de moi et m'a dit : « Circulez, fainéant! »*





DIMANCHES ET FÊTES

Si Barabbas aime les grandes routes, les vastes plaines et les bois, c'est parce qu'il est seul et n'a pour compagnon que son ombre muette. Dans les villes qu'il traverse, impossible de se recueillir; on dirait que les fâcheux sortent des pavés pour s'attacher à lui.

A cet égard, Paris surtout est insupportable. Il ne peut s'asseoir sur un banc, pour se reposer, sans être aussitôt accosté par des inconnus qui éprouvent le besoin de lui confier leurs peines, leurs espérances, leurs inquiétudes, leurs projets. Ceux qui ne racontent pas leur histoire lui demandent la sienne ou bien lisent tout haut un journal daté du jour, de la veille ou du lendemain, peu importe, puisque les

informations sont perpétuellement les mêmes et suscitent des commentaires identiques. Il y a plus d'imprévu et d'originalité chez les rôdeurs qui lui



proposent, parfois, un mauvais coup.... Il a ainsi, du moins, les faits divers de première main.

A Paris, c'est encore les jours de grandes fêtes, de réjouissances publiques, lorsque tout le monde est dehors, que Barabbas a le plus de chance d'être seul. Le bruit de la foule est comme celui de la mer : il n'empêche pas de rêver. Un banc est un rocher que vient battre la marée populaire ; et les voisins que l'on a, distraits par le spectacle, en perdent enfin la parole.

Aussi le Vilain Homme s'est-il risqué sur les boulevards, où les maigres baraques Collet, serrées les unes contre les autres, font la haie, à l'occasion des Étrennes. Les yeux des pauvres dévalisent ces petites baraques, pauvres elles-mêmes, regardant avidement les boutiques confortables et les magasins de luxe, en face desquels on semble les avoir exprès rangées, pour saturer l'atmosphère de convoitises électriques et de tentations orageuses.

Sous ces feux croisés, Barabbas rumine. « Purge-toi, faubourg, purge-toi, » murmure-t-il entre ses dents.

Mais c'est toujours la même chose... ; assis à côté de lui, l'importun se déclare.

Celui-ci, aujourd'hui, est un individu encore jeune

appartenant à la catégorie des pauvres honteux qui s'entretiennent dans l'illusion d'un sort meilleur et dont les vêtements noirs, fidèles dans l'adversité, malgré l'usure, attendent avec confiance le retour de cette gaîté concordante que du linge blanc exprime, à sa manière.

« Il est certain, dit l'interlocuteur de rencontre, que les fêtes ont chacune son odeur propre, une odeur si pénétrante qu'elle porte aux prisonniers, à travers les murs de leur cellule, la bonne nouvelle du dimanche! Sourd, aveugle et sans notion du temps, monsieur, je devinerais le premier jour de l'an. Il est dans l'air que je respire. Les fêtes sentent la délivrance.

— Elles sentent la poudre.

— Les fêtes, c'est de la joie qui fleurit. Les foules, alors, sont des champs fertiles et mouvants, que le plaisir pique de coquelicots, de bleuets et de marguerites.

— Les fêtes, c'est de l'envie qu'on embrase, une plaine en feu. Instituées par des gens heureux, elles exaspèrent les désirs du pauvre et réveillent ses haines. Est-ce que tout ne concourt pas à les nourrir, à présent : le bonheur qui s'étale avec ostentation,

les cadeaux qu'on échange, les invitations au pillage adressées par les vitrines des magasins aux passants besogneux?...

— Les fêtes m'apparaissent à moi, au contraire, comme les soupapes de sûreté des existences laborieuses, toujours sous pression.

— C'est bien assez des dimanches... embêtement des enfants, sévérité des parents. Dans le peuple, c'est le jour, pour ceux-là, des râclées suspendues par les occupations quotidiennes du père; c'est le jour où l'ouvrier n'est pas payé et où sa famille mange, cependant;... le jour perfide sournoisement favorable aux surprises de la fécondité. Pour l'employé, mêmes embûches. C'est le jour du café, billard, jacquet, manille, courses et café-concert; et, pour ses enfants, en revanche, c'est le jour des vêtements à ménager, des pieds qu'il ne faut pas croiser ni traîner, des mains oisives, des yeux *condamnés à regarder les gravures*, etc.... Est-il bien nécessaire, dans ces conditions, que les fêtes mettent une rallonge aux dimanches? Au fond, ces jours de trêve distribués dans l'année, sont d'adroits répits accordés par l'exploiteur à ses victimes, dont les forces ont

des limites. Le dimanche et quelques repos supplémentaires, par-ci par-là, permettent ensuite aux salariés de l'atelier et de l'usine d'apporter à la pros-



périté du Capital une vigueur retrempée. C'est tout profit pour lui. La vérité, c'est que tous les jours seraient des dimanches si l'ouvrier ne devait fournir

quotidiennement que les quatre ou cinq heures de travail nécessaires à la satisfaction de ses besoins. Tu n'as jamais songé à cela, camarade.

— Ma foi, non.

— Parbleu! s'écrie le Vilain Homme, je te reconnais maintenant : tu es le bon, le naïf Fridolin de la légende.

— Comme tu en es le méchant Thierry sans doute, réplique l'autre! Ah çà, tu ne t'es donc jamais penché sur les yeux des enfants? Toutes les fêtes s'y reflètent et les vernissent de plaisir.

— Des enfants pauvres m'ont quelquefois montré leurs yeux. La limpidité en est trompeuse; il ne faut pas aller au fond : ce sont des puits où les fêtes jettent des charognes.

— C'est drôle, mes souvenirs sont tout différents des tiens. Je me rappelle les bienfaits que répandait ma mère, autrefois, aux approches de Noël et du 1er janvier. Ma mère était la bonté même, mais elle ne gaspillait pas ses charités. Elle les conformait à son esprit prévoyant et pratique; elle savait concilier le cœur et la raison. Jamais d'argent, point de jouets; des étrennes utiles, toujours : linge, vêtements, chaus-

sures, etc.... Les enfants pauvres du quartier arrivaient conduits par leurs parents. Ah! si tu avais entendu leurs remerciements! Ils débordaient vraiment de gratitude!

— Je les entends, Fridolin. « On te gâte, mon « amour.... Remercie la bonne dame, mon chéri.... » Et tout bas : « Veux-tu la remercier mieux que ça, « petit chameau, pour qu'on nous donne une autre « fois!... » Mais ce que tu n'as pas vu, excellent Fridolin, qui assistais, dilaté, à ces distributions, c'est le regard que ces indigents coulaient, en partant, vers la chambre où tes jouets s'entassaient. Leur nécessaire, à ces gosses, ne remplaçait pas ton superflu, Crois-tu que des bas, caleçons, tricots, les rendaient meilleurs et qu'ils te chérissaient parce qu'ils avaient moins froid? Figure-toi qu'une bonne dame me fit, une fois, cadeau d'un parapluie.... Tout de suite je m'amusai à en fourrer le bout dans le derrière d'un chien. Faut bien rire un peu, pendant qu'on est jeune! « Cet enfant a de mauvais instincts », dit la bonne dame. Le bien que faisait ta mère a semé pareillement la rancune et la cruauté.

— Tu as l'ivresse mauvaise.... Moi, les fêtes, au

contraire, m'amollissent étrangement. J'y trouve à rire et à pleurer... des sources à chaque pas qui invitent à boire. C'est étonnant tout ce qui peut tenir de tendresse et de pitié dans le creux de la main. Il y a toujours une misère plus profonde que la nôtre. Quand on l'a découverte et soulagée, on est deux fois consolé. Au temps de ma jeunesse et de ma prospérité, je n'eus jamais d'aventure plus mémorable que celle-ci. Elle remonte au dernier carnaval. J'errais, comme aujourd'hui, parmi les déguisés, et ma disgrâce était si récente que je me faisais l'effet d'un déguisé moi-même, d'un déguisé en pauvre. Une femme passa. D'où venait-elle? Où allait-elle, toute seule, avec son petit sac de confettis dans les bras? Cherchait-elle fortune? On l'eût dit, à voir, dans la mêlée, son ardeur provocante? Mais elle n'était point belle, elle n'était plus jeune; sa toilette claire, son chapeau à fleurs, semblaient quelque peu prétentieux et ridicules.... Aussi lui faisait-on sentir cruellement l'inanité de ses avances. Je la suivis. De quels yeux elle enveloppait les femmes qui servaient de cible aux passants! Elle implorait leur attention, leur brutalité, et ne récoltait que leur indifférence....

Pas un d'entre eux ne l'admettait aux escarmouches et ne se souciait de gaspiller des munitions pour elle. C'est à peine si les enfants la remarquaient, pour la tourner en dérision et la dédaigner, eux aussi, à la fin. Cependant, elle continuait de promener, à travers la bataille, le désespoir du vaincu dont les balles ne veulent pas. De temps en temps, elle jetait à la tête d'un homme une pincée de confettis, ainsi qu'on envoie des baisers. L'homme se détournait, se secouait et ne répondait pas ou bien l'assassinait lâchement, par derrière, d'une remarque injurieuse. Une fois, je crus qu'elle allait être comblée. Un beau garçon la menaçait d'une poignée de confettis et déjà elle se pelotonnait et gloussait, comme une poule pondant des serpentins. Mais la main pleine ne s'ouvrit pas et la malheureuse repartit, si lasse, si triste, et si respectée, que je la plaignis sincèrement et qu'il me parut charitable d'exaucer son désir en prenant, dans le sac même qu'elle tenait, des confettis dont je la saupoudrai.... Ah! son regard de remerciement! Son regard de blessé à qui l'on donne à boire! Je ne l'oublierai pas plus que son air de gloire ensuite, quand elle rentra dans la cohue, où les victimes,

pensai-je alors, sont plutôt celles qu'on épargne.... »

Le Vilain Homme ricane. « Fridolin, Fridolin,... tu as l'âme d'une chanson de Béranger!... Écoute autre chose. Tiens, ce coup de griffe dont je porte encore la cicatrice me rappelle, à moi aussi, une journée charmante. C'était également un premier Janvier. Laissé seul à la maison, tandis que ma mère, à bout de ressources, cherchait sa vie et la mienne, je m'embêtais. Las d'attendre, je m'en allai, comme aujourd'hui, le long des baraques et des magasins. La foule m'écrasait. Des poches bourrées de cadeaux m'égratignaient la figure, des paquets me défonçaient les côtes et me faisaient des bosses au front.... Rien de plus drôle!... Chose singulière, c'est devant ces humbles boutiques de jouets à treize et dix-neuf sous, que je me sentais les plus violentes démangeaisons de voler. Les pauvres sont coutumiers de ces aberrations et conforment timidement leurs actions à leur rang dans la société. Quoi qu'il en soit, je serrais, comme le petit Spartiate, le renard dévorant du désir sur ma poitrine et ne laissais rien voir du supplice que j'endurais. Si quelqu'un alors m'avait donné un jouet de deux sous, j'aurais voué à ce bienfaiteur

une reconnaissance éternelle. Heureusement, il ne se manifesta pas....

— Heureusement ? Pourquoi ?

— Parce qu'il aurait étouffé en moi, et pour toujours peut-être, le sentiment magnifique de la révolte. Je rentrais donc, tête basse et cœur crispé, lorsque je rencontrai ma petite amie, la fille du concierge. « Ah ! dit-elle, déshéritée comme moi, à « quoi jouerait-on bien ? » A ce moment même, j'avisai, dans la cour de notre maison, un petit baril vide dans lequel avaient nagé des olives, sous une plaque mobile de verre, à la porte de l'épicier voisin. Et mon esprit s'ouvrit à une invention infernale. « Ne « te désole pas, m'écriai-je, je tiens notre jouet de « l'année. » Des locataires avaient un chat qui rôdait toujours dans les escaliers, je l'attirai sournoisement et l'enfermai dans le tonnelet. Grâce au couvercle de verre assujetti, on ne perdait aucun mouvement de la bête. Je lâchai l'instrument de supplice à travers la cour. Après, je n'eus plus besoin d'y toucher. Le chat faisait tourner lui-même le fût, comme un écureuil sa roue. Nous nous amusâmes longtemps. A la fin pourtant, du baril défoncé, l'animal bondit, fou, et s'en-

fuit, non sans m'avoir planté ses griffes dans la main.

— Pour t'apprendre, méchant Thierry.

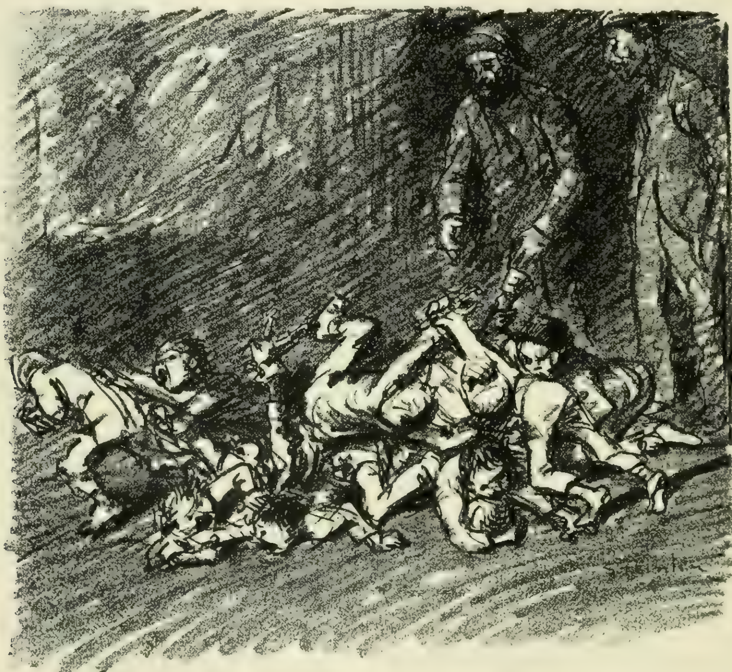
— Oui, pour m'apprendre que les souhaits d'une année meilleure, inconsidérément prodigués le jour où l'injustice distributive est la plus flagrante, la plus effrontée, que ces souhaits sonnent le tocsin aux oreilles du pauvre et lui crient bataille !

— Ni le jour, ni les exemples que tu cites, n'ont le privilège de ces inspirations.

— Sans doute, si tu veux dire par là que tout crie bataille à l'homme depuis sa naissance. La première vision que l'enfant a de la vie, est une vision de mêlée. As-tu observé une sortie de l'église après un baptême? Le parrain et la marraine jettent des dragées par poignées aux gamins qui se les disputent. Quelle image initiale de l'existence va se graver sur la rétine de l'enfant témoin de cette scène ! Il ne l'oubliera jamais. Au reste, pourquoi vais-je chercher si loin des traits édifiants? Attends.... »

Le Vilain Homme quitte sa place et, profitant de l'absence momentanée d'un marchand, s'installe dans sa baraque. Puis, il crie d'une voix changée, d'une voix de camelot de bonne humeur :

« Ho! les petits amis, les petits malheureux, approchez!... Je veux faire quelque chose pour vous et



qu'il ne soit pas dit que vous n'avez point reçu aussi des étrennes.... Combien êtes-vous? »

Il les compte : « un, deux, quatre, six, huit, neuf,

dix.... Bon. Voici dix jouets *absolument pareils.* Chacun d'entre vous doit donc avoir le sien. Courez après !... »

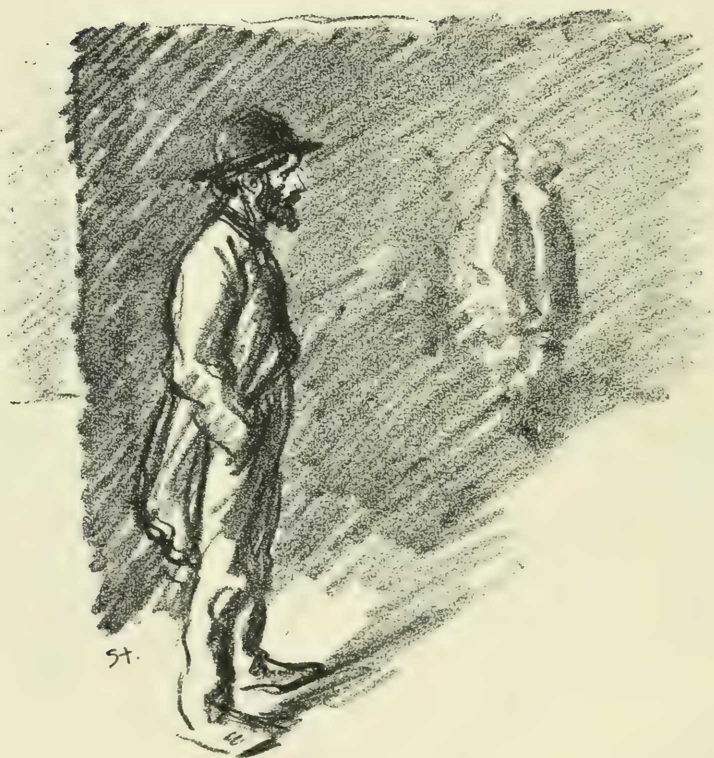
Et il disperse les jouets sur lesquels la bande se précipite. Les coups pleuvent, les ruades font merveille. Au bout d'un instant, quatre enfants sur dix reviennent battus et penauds, les vêtements en lambeaux, le visage en sang et les mains vides, tandis que les six autres se sauvent avec leur part *augmentée....*

« Oui, gémit Fridolin ; ces petits singes exécutent assez bien les tours qu'ils ont vu faire ! Ce sont déjà des hommes.... »

Mais Barabbas, qui jouit du résultat de son expérience, redouble :

« Des hommes, certes !... Tu peux même ajouter : des pauvres entre eux. »




St.

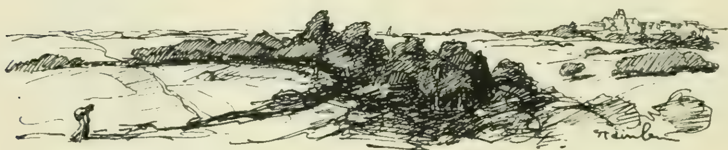


PAROLES DANS LA VALLÉE

LXXXIV. *Je croirai à la philanthropie quand le riche donnera ses chaussures neuves au pauvre, au lieu de daigner lui laisser finir les vieilles.*

Et je croirai à la bonté, lorsque le même riche brisera

ses chaussures neuves, avant de les faire porter au pauvre.



LXXXV. *La route offre tout de même plus de distractions qu'autrefois.... C'est tantôt un accident d'automobile et tantôt une chute d'aéroplane,... sans compter l'imprévu....*

LXXXVI. *Deux messieurs emmitouflés sortaient d'une réunion du Conseil municipal.*

Le plus gros disait : « Ces indigents nous ruineront en secours de chauffage! Ne pensez-vous pas, cher ami, qu'on ferait bien de substituer le charbon de terre au coke? »

L'autre, délégué à la Commission du Bureau de bienfaisance, secouait la tête; et mon cœur eut une velléité

d'élan vers lui, car je m'imaginais qu'il trouvait au charbon de terre des propriétés calorifiques supérieures à celles du coke.

Mais, je l'entendis justifier ainsi sa résistance :

« Non, voyez-vous, c'est bien ainsi : le coke, par son volume, donne l'illusion d'un secours plus important. »

A la bonne heure! Encore un que j'allais aimer.... à l'étourdie!



LXXXVII. *Je ne passe jamais devant l'hospice des Enfants assistés sans chercher au fronton cette allégorie : Jonas vomi par la baleine, après trois jours d'internement dans son ventre.*



LXXXVIII. *Pendant la dernière grève des* gindres, *le pouvoir a fait garder les boulangeries par la troupe, afin d'assurer aux riches leur pain quotidien. Quand ce sont les pauvres qui en manquent, on met aussi des soldats devant les boulangeries, mais pour empêcher les pauvres d'y entrer.*

LXXXIX. *Soixante-dix pour cent des ouvriers boulangers seraient tuberculeux. Je me répète le chiffre, pour me consoler tantôt de ne pas manger de ce pain-là, et tantôt de ne pas le cuire.*

XC. *Aux étalages, un « vient de paraître » intitulé* La folie de Jésus.

Fou, lui? Ah! comme on voit bien que l'auteur ne l'a pas connu! Au physique, Jésus était un type dans le genre de Béranger, tout bonnement. Détail ignoré des psychiâtres : à trente-trois ans, notre Sauveur présentait

un commencement de calvitie et avait une tendance à l'obésité.

En vérité, je vous le dis, à soixante ans, il eût anticipé l'image du vieux chansonnier, et qui sait alors si le caractère de sa Sainte Face n'eût pas changé celle du monde, plus encore que la longueur du nez de Cléopâtre?...




St.

On a le droit de se demander si la sotte philanthropie qui ne pense qu'à adoucir les maux du moment et persiste à ne pas voir les maux indirects, ne produit pas, au total, une plus grande somme de misère que l'égoïsme extrême.

H. SPENCER.

EMBÛCHES DE NOËL

I

LE VILAIN HOMME, qui n'avait pas mangé depuis la veille, s'arrêta, las d'errer, devant un grand magasin d'épicerie qui vendait de tout à profusion :

gibier, volaille, poisson, charcuterie, hors-d'œuvre



variés, légumes, fruits, et jusqu'à des mets préparés, destinés aux tables les plus difficiles.

C'était le soir. Un éclairage éclatant enveloppait

d'une gelée d'or cet amas de nourriture. Un goût exercé rehaussait l'étalage. D'innombrables bouteilles de vins fins et de liqueurs érigeaient un portique immense et lumineux, autour duquel, ainsi que des parterres soignés par un jardinier de luxe, les pâtes et les cafés dessinaient le nom de l'épicier ou bien entrelaçaient seulement ses fières initiales.

Ailleurs, les plus vulgaires comestibles prêtaient à d'ingénieux motifs, à de coquets arrangements. Des artistes avaient sculpté le chocolat, modelé en saindoux le buste du Président de la République et construit des galantines qui ressemblaient à des sarcophages. C'était un enchantement. L'eau en venait à la bouche.

A la bouche du Vilain Homme surtout, qui hennissait de convoitise, épié par un cordon de garçons vigilants. Elle montait de l'estomac, l'eau corrompue, comme d'un puits délabré, dans les grincements de poulie....

Tant de bonnes choses accumulées, interdites !

Mais le Bienfaiteur égaré dans toutes les foules, ainsi qu'une aiguille dans une botte de foin, s'approcha discrètement du Vilain Homme avide et lui dit :

« Vous avez faim, mon ami ; je le vois. N'aiguisez pas davantage votre appétit sur ces denrées qui ne sont pas pour vous. Allez plutôt vous restaurer.... »

Et, dans la main du Vilain Homme, le Bienfaiteur glissa un bon de pain.

II

Le Vilain Homme, qui grelottait dans ses haillons d'été, fit, pour se réchauffer, le tour des Grands Magasins Réunis, où le bien-être et l'élégance n'avaient que l'embarras du choix.

La caresse et l'orgueil du corps étaient là, dans la blancheur du linge, la souplesse des étoffes, les raffinements de la mode.

A cette exposition permanente, les fidèles s'empressaient, bouillonnaient aux portes, en torrent dont s'éloignait le malheureux, pour n'être pas roulé comme une épave, un de ces débris qui tournoient dans les fleuves, au temps des crues.

Cependant on le bousculait tout de même et, pour frayer, jusqu'à leur voiture, un chemin aux belles clientes, les employés repoussaient encore le Vilain

Homme qui ne gênait pas seulement la circulation, qui la salissait de son aspect minable.



Mais le Bienfaiteur, son ami, l'aperçut, vint à lui et murmura :

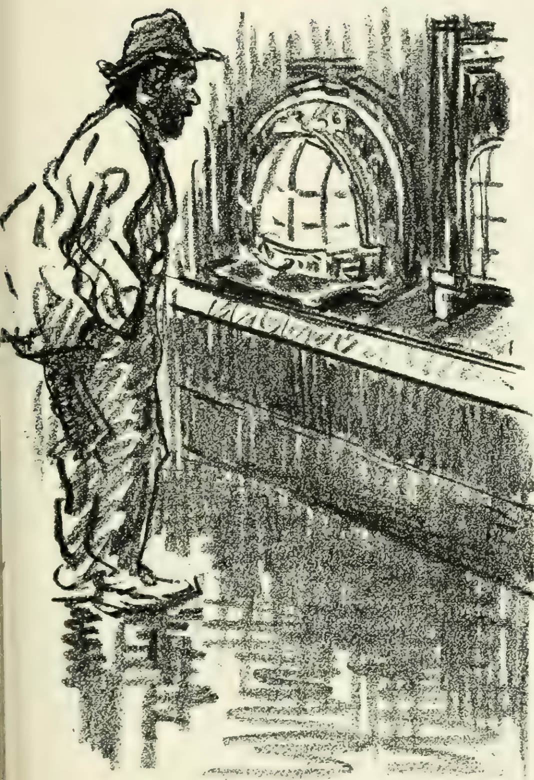
« Que faites-vous là? Ce n'est pas votre place. Ce

spectacle est pour vous un funeste excitant, car vous ne prétendez, je présume, à rien de ce que l'on trouve en cet endroit. Que vous soyez transi dans vos hardes légères, mon Dieu! je le conçois. Mais tout ce que vous pouvez raisonnablement souhaiter, c'est un paletot pour traverser l'hiver. Eh bien! réjouissez-vous, j'en ai un vieux, que je ne mets plus; venez le chercher demain matin, chez moi; il est à vous, je vous le donne. »

III

Le Vilain Homme dont les chaussures feuilletées prenaient l'eau, comme le papier brouillard boit l'encre, fut attiré, dans son vagabondage, par la devanture claire et gaie d'un marchand de poêles et de cheminées mobiles, aux vertus manifestes.

Quelques modèles, en effet, répandaient l'allégresse d'une chaleur égale. On s'était ingénié pour rendre le feu visible, pour ajouter aux ornements de nickel et de faïence la séduction des braises ardentes et des flammes libres. Certes, l'illusion n'était pas complète et la fonte morose, comme un préau étroit et



couvert, contenait sévèrement l'espièglerie des étincelles qui jouent si gentiment dans les hautes et larges cheminées de campagne, lieu de récréation des bûches gamines....

Mais tant d'efforts, de bonne volonté, valaient qu'on y mît du sien, et le Vilain Homme en mettait, pensant qu'il ferait bon rêver, les membres étendus et les yeux mi-clos, auprès d'un de ces compagnons de veillée propres et silencieux.

Son Bienfaiteur qui passait l'interpella :

« Soyez tranquille, mon ami, on songe à vous, qui sans doute avez froid. Encore quelques degrés au-dessous de zéro, et l'administration installera, aux carrefours, des braseros autour desquels vous serez admis la nuit. Je pars demain matin pour Nice. Venez charger mes bagages sur la voiture ; vous aurez vingt sous. Car c'est un principe : je veux que les pauvres que j'oblige transforment eux-mêmes en salaire mon aumône. J'ai le respect de leur dignité. Alors je les invite à tirer de l'eau, à scier du bois, à le monter, etc.... Je suis sûr ainsi que je n'ai pas affaire à de faux mendiants ; mais par ces temps rigoureux, favorables aux exercices violents, c'est vous rendre deux fois service. A demain. »

IV

C'est à la montre d'un marchand de jouets, d'un paradis des enfants, que s'intéressait maintenant le Vilain Homme.

Dieu sait pourquoi ! Car il n'avait point de fils ni fille dont les désirs irréalisables fussent ses plaies ; il était seul, sans famille, sans maison à égayer aux fêtes prochaines.

Pourtant ce solitaire, ce sauvage, souriait aux inventions de toute sorte, pour l'amusement des petits; noir et sordide des pieds à la tête, il avait l'air du bonhomme Noël tombé de la cheminée, dans un nuage de suie, mais tombé les mains et les poches vides, déconfit et perplexe.



Qu'est-ce que son petit monde impatient allait dire?

L'inévitable Bienfaiteur survenant, le ramena à la réalité.

« Ah çà! mon ami, est-ce que vous seriez un sentimental, un tendre? Est-ce que vous verriez plus loin que le bout de votre misère, par hasard? Bien, bien.... Vos préoccupations, je les devine : ce sont

les miennes aussi. Parlons-en. Vous regrettez, n'est-ce pas, que les enfants pauvres, connus de vous, soient exclus des surprises que Noël et le premier jour de l'an devraient leur réserver, comme aux autres? Rassurez-vous, ils ne seront pas oubliés. Mais vous comprendrez que nous fassions passer l'utile avant l'agréable. Des personnes charitables de mon entourage, tous les ans, à Noël et le 1er janvier, distribuent des bas aux petits indigents de leur quartier. Eh bien! je me fais fort d'obtenir que vos protégés, d'où qu'ils viennent, participent à cette largesse. Hâtez-vous de les en avertir. »

V

Le Vilain Homme achève sa soirée à la porte d'un théâtre. A chaque entr'acte, il reçoit au visage des bouffées de joie. Il en est même incommodé, comme par un fumeur une personne qui ne fume pas.

Alors, pourquoi reste-t-il là?

« Oui, pourquoi? lui demande son Bienfaiteur, qui sort du théâtre et fait avancer une voiture. Rien ne vous force à être dehors si tard, vous.... Vous n'avez pas de domicile? Mauvaise excuse, mon ami.

Il n'y a plus de pauvres sans domicile. Voulez-vous que je vous donne l'adresse du meilleur asile de nuit? N'est-ce pas suffisant? La philanthropie, attentive à vos besoins, ne vous procure-t-elle pas, à tous égards, le nécessaire? A quoi donc croyez-vous avoir droit encore?

— Au superflu. »







PAROLES DANS LA VALLÉE

XCI. *Une croyance? Si j'ai une croyance?... Je crois bien; j'en ai même plusieurs.... Si je n'en avais qu'une, je ne serais pas ici, mais déjà dans l'autre vie, où les derniers doivent être les premiers, à ce qu'on dit.*

XCII. *J'ai mangé ma gamelle de soupe, ce matin, devant un mur illustré d'affiches célébrant les beautés et les vertus de la mer, de la montagne et des ruines historiques.*



« Thalassa! Thalassa! » s'écriaient les Grecs de Xénophon, accablés de fatigue, en apercevant les rives du Pont-Euxin.

« La mer! la mer! » s'écrient pareillement les soldats de l'armée du travail, las et privés de tout, lorsque revient la belle saison qui donne aux riches le signal du départ pour les plages.

Mais la mer, dont les malheureux abreuvent leurs

regards, ne s'étale que sur les murs et n'est qu'une tentation de plus : l'eau aux yeux, après l'eau à la bouche....

XCIII. *Quant aux ruines historiques, nous en avons eu d'admirables à contempler, en plein Paris, après la Commune! Les Tuileries, les Finances, la Cour des Comptes....*

Grâce à elles, pas besoin de voyager, même à prix réduits, pour méditer sur l'embellissement des monuments publics par le feu.

Ah! que la Cour des Comptes était magnifique, noircie et à jour! C'était un but de promenade.... On y allait herboriser, chasser et rêver!

Ce spectacle n'est plus....

Les vandales!



XCIV. *Autrefois, m'a dit avec mélancolie un vieux chiffonnier, on trouvait encore sa vie dans les ordures; tandis qu'à présent....*

XCV. *Il y a des pierreuses aux premiers degrés de l'échelle sociale, comme aux derniers.*

Les reines, les princesses, les femmes du monde, des Lettres et des Arts, tous les grands noms de France, font maintenant le trottoir, raccrochent à l'étalage des kiosques, sur la couverture des grands illustrés. J'y vois défiler les portraits flattés de ces dames et de ces demoiselles, de leurs fiancés, de leurs enfants, de leurs chevaux, de leurs chiens et de leurs chats.

Ayant rarement l'occasion de les approcher, je suis heureux qu'on me donne une idée de leur figure, de leur intérieur, de leur vie, de leurs distractions.

Ça peut servir, le cas échéant, à les reconnaître.

Mais j'espère que les Illustrés ne s'en tiendront pas là. Ils me doivent, après la hure des maîtres, le groin des larbins : portiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, valets de

pied et femmes de chambre. L'Office, *revue des gens de maison....*

Et ce n'est pas tout! Ce tiroir épuisé, on videra, je l'espère, celui d'au-dessous, le tiroir des fournisseurs de ces dames, puis celui de leurs pauvres....

Ainsi, d'échelon en échelon, on finira peut-être par descendre jusqu'à moi :

Leur créancier!




St.

LA COUVEUSE

Sur cette boutique, en plein boulevard, une large bande de calicot, flottant comme un drapeau des Soldes et Liquidations, adressait au public cette invitation :

COUVEUSES D'ENFANTS

AVEC SUJETS VIVANTS

Entrée libre.

Je passais. Il pleuvait, il faisait froid, le spectacle était gratuit,... j'entrai. J'entrai dans une salle qu'un adroit metteur en scène avait transformée en Paradis des enfants... venus avant terme.

Ils étaient là une demi-douzaine. Au-dessus de la

cage de verre où chacun d'eux vagissait, le nom d'un bienfaiteur de l'œuvre était inscrit en lettres d'or. On pouvait se croire dans un de ces hôpitaux que la bourgeoisie présomptueuse ou repentante gratifie de fondations en faveur des victimes qu'elle a faites. Mais ici, l'ironie était vraiment de qualité supérieure. Rien de plus édifiant que la protection de ces fortunes s'étendant sur les êtres qu'elles opprimeront plus tard. On était presque autorisé à penser qu'elles ne les sauvaient que pour cela. Car, à n'en point douter, ces pitoyables jouets, ces échantillons de rebut, étaient loués à des filles-mères ou à des ménages indigents. Il ne manquait qu'un orgue de Barbarie devant les vitrines, pour solliciter l'attention et l'aumône des passants. Une sœur de charité eût, d'ailleurs, rempli le même office; mais elle eût coûté plus cher. La religion est l'orgue silencieux des œuvres riches. Elle n'a pas besoin d'émettre des sons pour faire recette; et le crucifix couvre la marchandise.

Quoi qu'il en soit, l'exposition des phénomènes qui mijotaient dans leurs serres chaudes, m'inspira ces réflexions que je leur dédiai :

« Pauvres petits éléments d'humanité, pauvre petite

graine de misère et de souffrance, entre la couveuse et le lit d'hôpital, obtenus l'un et l'autre par charité, quelle destinée lamentable sera la vôtre! Je la devine, je me la représente aisément à l'image de cette geôle vitrée dans laquelle on vous enferme, créatures de hasard et de servitude! Vous ne sortirez bientôt de cette cage que pour en habiter d'autres, crèches, écoles, ateliers, casernes, usines, hospices, asiles, dépôts, prisons, — de la naissance à la mort. Et dans ces cages successives, on viendra vous regarder, comme on vous regarde à présent. Vous êtes les prémices d'une puériculture intensive. C'est à peine si vous existez, légers au point qu'on vous berce du doigt, pas même comme des poupées, mais comme des oiseaux déplumés aux pattes rouges, grêles et ridées, et déjà la statistique s'acharne sur vous, les listes de recrutement vous guettent, une exaltation patriotique salue votre sauvetage, car vous êtes l'espoir du capital et des guerres futures, et c'est pour vous manger à point qu'on vous engraisse, qu'on vous gave, petites volailles délicates!...

« Vos neuf mois révolus, on vous rendra à vos chers parents... et déjà vous aurez un casier, une inscrip-

tion au Grand Livre de la Bienfaisance ; vous serez les débiteurs de la Philanthropie !

« Venus avant terme, peut-être vous flattiez-vous d'échapper à la vie. Détrompez-vous. Des soins intéressés auront prolongé d'un mois, de six semaines... ou de trente ans, votre passage sur la terre. Car, de toute façon, vous végéterez dans la désolation. Après le nid, le perchoir.... Savez-vous que je vous rendrais un fier service en brisant d'un coup de poing, la coque de votre œuf de cristal ? »

Mais, à mon oreille une bouche invisible murmura :

« Tu vois notre prison et tu ne vois pas la couveuse artificielle où toi-même tu es enfermé. Cependant, tu es grand, tu es fort, tu es homme.... Tu attends des secours du dehors, tandis qu'il te suffirait d'un coup d'épaule pour faire éclater les parois de la coquille transparente dans laquelle tu n'es pas une bête moins curieuse que nous. Notre exposition, dis-tu, durera toute la vie. C'est de ta faute, car si tu détruisais les cages dont nous sommes menacés au sortir de celles-ci, tu mériterais ce nom de Rédempteur que l'Autre a usurpé ! »

La bouche invisible a raison ; il y a bien un péché originel : le péché du premier homme qui s'est laissé dépouiller, spolier.... Celui-là est cause de la misère immémoriale qui pèse sur le monde ; celui-là est cause que d'innombrables rédempteurs sont morts dans les supplices pour le rachat de sa lâcheté.

Le maudit dans sa race, en vérité, ce n'est pas Caïn : c'est Abel.







PAROLES DANS LA VALLÉE

XCVI. *Le signe de la croix perpétue un malentendu. Quand je me touche le front, les épaules et le creux de l'estomac, cela veut dire que je meurs trois fois pour une : de raison méconnue, de lassitude et de faim.*

Mais personne ne comprend.

Ou bien l'on cherche des yeux le convoi funèbre que je salue; ou bien l'on croit que je rabâche la vieille histoire du Calvaire....

Comme si le vivant que je suis, n'avait pas plus besoin de secours que ces morts!...



XCVII. *Le vieux gardien de chantier me disait, la nuit dernière, à la lueur du brasero dont il m'avait laissé approcher :*

« Dans cette belle maison que l'on construit, il n'y aura pas de loyer inférieur à 10 000 francs, et elle en rapportera environ 100 000 par an à son propriétaire.

— Et à toi, en attendant, demandai-je, combien rapporte-t-elle par nuit?

— Trois francs. »

XCVIII. *La parole que l'on entend le plus souvent répéter : « Il faut que tout le monde vive », est dite par les gens qui ont de quoi vivre.*

XCIX. *Je m'étais contenté de charbonner sur un mur blanc ce mot : Vive....*

Un passant a dit, derrière moi : « Vive quoi?... Achevez... ».

J'ai répondu : « Je m'en garderais bien! Il suffit que le peuple crie : Vive ceci ou Vive cela, pour que ceci ou cela vive, en effet... à ses dépens! »



C. *Je suis un nuage qui passe, lourd, noir et menaçant. Où crèverai-je? Mieux : sur qui?*

CI. *On m'avait dit : « Il y a quelque part un entrepreneur de cinématographes qui embauche des figu-*

rants pour composer ses tableaux animés. Si réellement vous voulez travailler, voilà votre affaire... ».

J'ai cherché l'endroit, je l'ai trouvé, j'ai demandé de l'ouvrage, on m'en a donné.

J'ai figuré dans maintes reconstitutions de crimes, d'accidents, d'attentats, de batailles.... J'ai figuré dans une révolte de moujicks, une charge de cavalerie, une inauguration, une catastrophe de chemin de fer, une grève, la découverte d'une imprimerie clandestine, un combat au Maroc, une exécution de terroristes!... J'ai été, le temps de changer de costume, soldat, policier, cosaque, gréviste, étudiant, insurgé, prêtre, chef de gare, aviateur, ministre.... J'ai reçu des coups et j'en ai porté. J'ai fait celui qui se révolte et celui qui réprime la révolte. Je croyais que c'était la fin des simulacres..., mais avec ce que j'avais gagné à feindre, il m'a fallu encore faire semblant d'être rassasié.

Quel métier que ma vie!...

CII. *La majesté des arbres, la seule que je reconnaisse, est inviolable.*

On peut pisser dessus, on peut les embrener...; un mot exprimera toujours la vénération qu'ils inspirent : l'homme crève, l'arbre meurt.

CIII. *Celle vers qui tout mon être aspire, porte un nom que jamais sans doute des lèvres d'amant n'ont prononcé....*

Je l'appelle : La Bien-émue.





LITANIES
DES VIEUX FIACRES

Ils étaient six qui se morfondaient, à la file, pendant que les cochers prenaient leur repas à la gargote d'en face....

Ils étaient six à la file....

Le premier dit : « Les chansonniers grivois et les auteurs de revues ont vanté l'accueil propice de l'hôtel borgne ambulant que je suis. Ils ont détaillé, avec quelle complaisance ! les promenades, stores baissés, du vieux monsieur et de la jeune dame ; ils ont grossi le numéro tracé sur la lanterne trouble qui me signale comme l'entrée d'un mauvais lieu ; ils ont célébré les ébats, hue dia, hop là, auxquels se prête, à l'heure, mon cabinet noir d'arrière-boutique à soldats ; ma chambre de bonne, meublée du strict

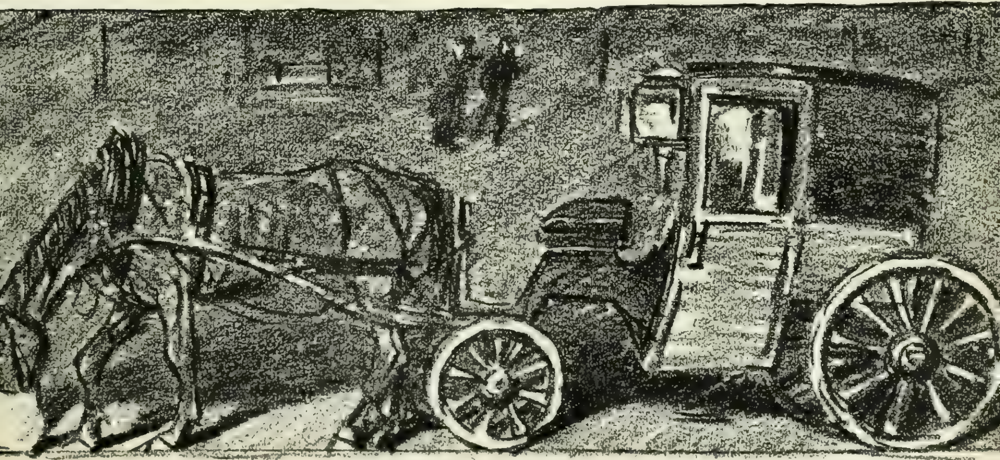
nécessaire : lit trop étroit et trop court. Tout cela pourtant n'est pas gai. Mes confidences, au contraire, si tu les entendais, t'empliraient de tristesse et de dégoût. Je suis un réceptacle de turpitudes, une boîte à ordures le long du trottoir. Méprise-moi, je le mérite ; mais plains-moi aussi. Vois comme je suis fatigué, laid, maussade; comme je m'efforce de décourager, par mon aspect repoussant, les amours sans gîte ; comme j'aspire au voyageur seul, diligent et préoccupé, qui m'habite l'espace d'une course, et dont les faiblesses, les curiosités et la voix me demeurent inconnues. Mais c'est en vain. Plus je suis gémissant et sordide, plus ils veulent de moi. Ma crasse est le ragoût de leur concupiscence et ma lenteur même leur répond du plaisir. »

Ils étaient six qui se morfondaient à la file, pendant que les chevaux, sur leurs jambes en mie de pain, reniflaient, dans la musette attachée à leur cou, une avoine marchandée.

Ils étaient six à la file....

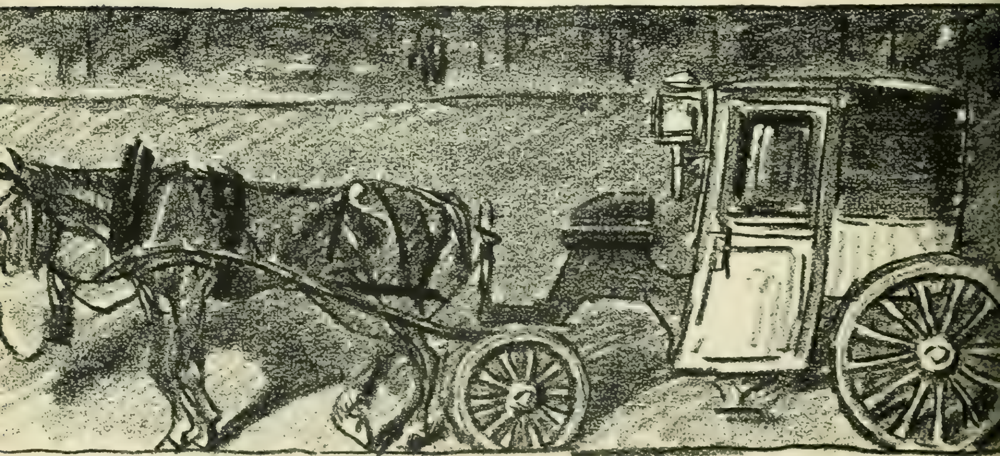
Le deuxième dit : « Les romanciers m'ont mieux compris. Je suis le refuge des adultères, la maison à double issue, la maison roulante qu'on fait suivre et

qui a son concierge de ressource, habile à dépister les fâcheux : le cocher; je suis la garçonnière des pauvres, le rez-de-chaussée dilatoire où l'on retire pour la première fois la voilette et les gants, tandis que les vitres pleurent et les coussins exhalent une odeur de chien mouillé. Drôle? Non, je serais plutôt ridicule, ridicule comme une caisse à chapeaux trimballée par des touristes; ridicule comme une boîte à surprise dont quelque pantin grotesque va soulever le couvercle, pour fuir ou pour menacer; ridicule comme une boîte à musique jouant toujours les



mêmes airs, avec les mêmes arrêts, aux mêmes endroits. Ah! les gestes prévus, l'itinéraire invariable des privautés et l'échange fastidieux des caresses aux stations du parcours! Maraudeurs comme moi, les couples furtifs n'ont rien à m'envier, pas même les éclaboussures qui souillent mon coffre éraillé. Les amants que je rapproche, quand ils me quittent, n'ont jamais été si loin l'un de l'autre. Mon haleine fane les baisers, et je suis le réduit cellulaire d'où l'on s'évade. »

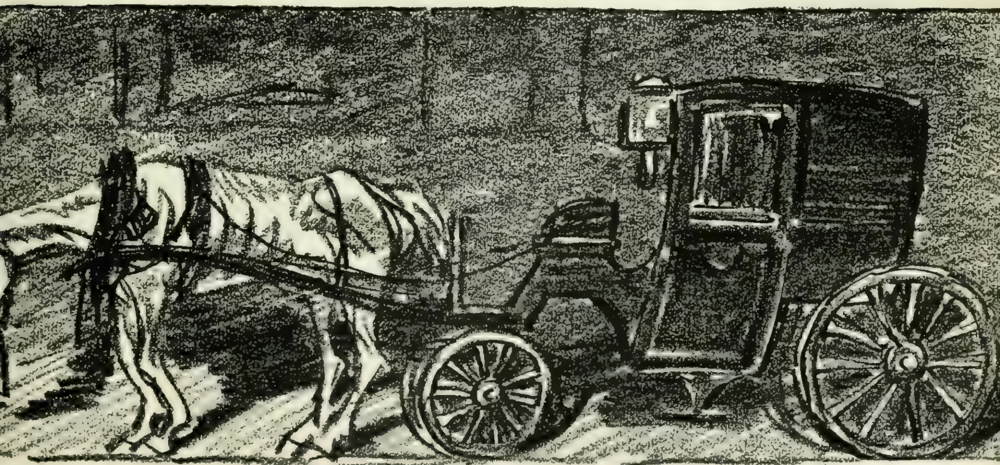
Ils étaient six qui se morfondaient, à la file, sous un



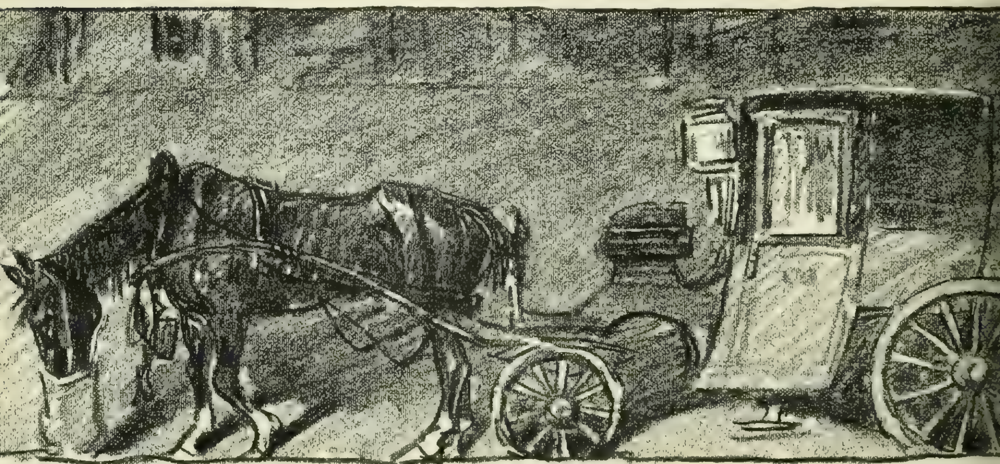
ciel d'hiver et d'ennui, au bout de l'avenue déserte.

Ils étaient six à la file....

Le troisième dit : « Regarde-moi bien.... Il n'y a pas de maison à six étages, de vieille maison usée par des locataires sans nombre, qui renferme autant de secrets que moi, qui puisse raconter autant de drames que j'en ai bercé! Des désespérés se sont donné la mort chez moi, si discrètement que je continuais à promener leur agonie et leur cadavre à travers la ville indifférente. J'ai cahoté des souffrances qui faisaient crier la victime comme une bête



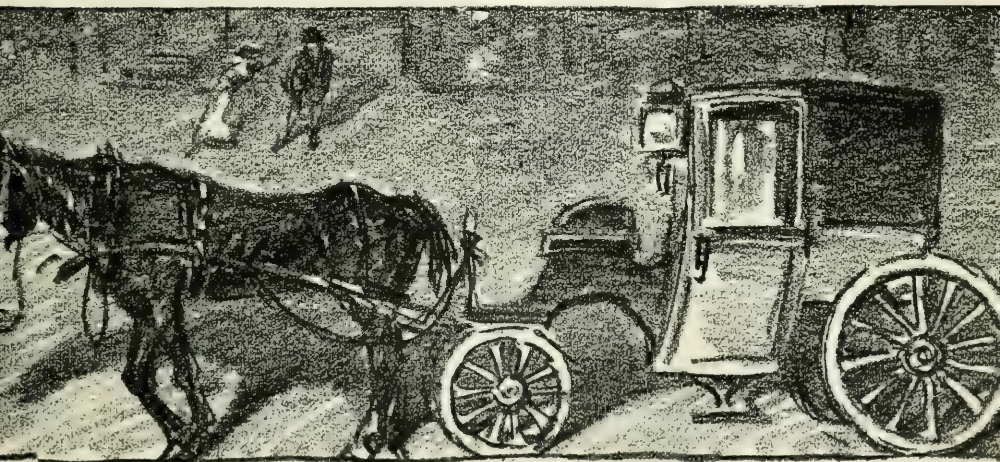
blessée. J'ai conduit aux gares des gens qui ne devaient plus se revoir et qui gaspillaient, par la portière, leurs derniers regards; et j'en ai traîné d'autres qui mêlaient leurs pressentiments et se pleuraient vivants. J'ai été le témoin des premiers aveux et des suprêmes tendresses; j'ai résonné d'adieux déchirants; des têtes charmantes ont battu follement mes parois, et tel était leur désordre sincère et passionné, que j'aurais voulu ensuite rester à jamais vide, en proie au Souvenir et au Regret, le reliquaire et le musée de ces peines profondes. Souhait irréali-



sable, hélas!... Je suis la place publique, salie par les passants, lavée par les pluies, condamnée à tout oublier, et malheureuse comme la prostitution! »

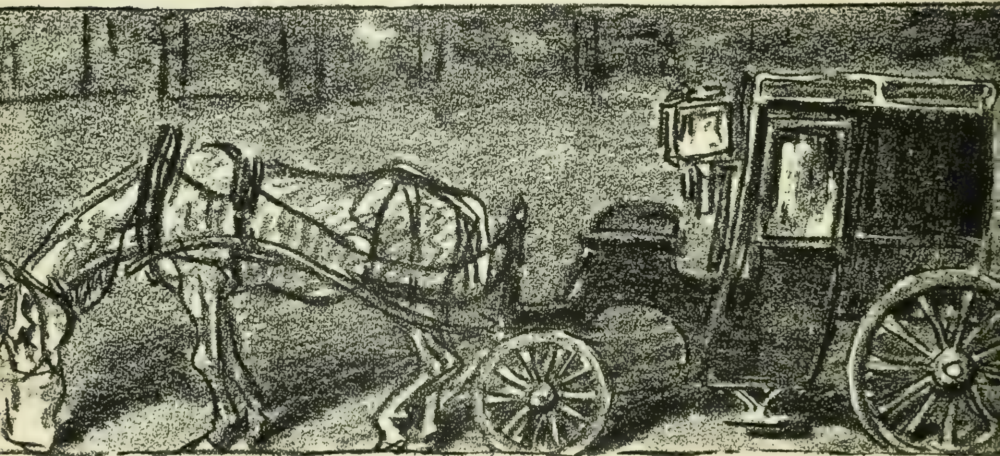
Ils étaient six qui se morfondaient, à la file, coques et bicoques lamentables, dans la nuit répandue.

Un homme et une femme surgirent, qui se disputaient, s'assénaient des reproches et des injures, renversaient toute la lie de leur amour gâté. Des curieux s'amusaient à les suivre, des enfants les excitaient; ils étaient des objets de risée. L'homme le comprit. Il saisit sa compagne par le bras, fit un



crochet et la poussa dans une voiture où il monta avec elle, après avoir dit simplement au cocher : « Allez! ».

Et le quatrième fiacre, en s'ébranlant cahin-caha, disait : « Tu vois,... je suis aussi le complice de leurs brutalités et j'assiste, impassible, aux scènes qu'ils se font. Quel rôle! Quel métier! Des paroles irrétractables vont être prononcées. Je suis la cage qui transporte des animaux incompatibles. Déjà, ils s'entre-dévorent. Comme ils me secouent! Ce sont la jalousie et la lassitude aux prises. Ils sortiront



meurtris de mon étreinte. Ah! on ne sait pas quel instrument de torture abominable je suis! Je me resserre sur les couples désunis, sur les êtres qui ne s'aiment plus, je les opprime, je prolonge le supplice du contact et de l'intimité; je ramène de force et contrains à l'assemblage les genoux qui se fuient, les bouches qui se détestent, les corps qui se répudient, et je me fais d'autant plus petit qu'ils voudraient mettre plus de distance entre eux.... Adieu!... Je suis pressé. J'ai tant de monde à servir! »

Il disparut, et le cinquième fiacre, sollicitant à son tour l'attention, dit encore :

« Moi, c'est d'impuissance que j'enrage. Je suis incapable de consoler celle qui attend, de faire prendre patience à celle qui guette, de distraire ou de conseiller celles qui me demandent une diversion ou une inspiration. J'ajoute ma détresse à la leur, j'afflige leurs yeux, j'entretiens leurs soupçons, je ravive leurs craintes.... Je suis hostile comme une chambre d'hôtel, ouvert et nu comme un hangar; bête comme une glace de restaurant où tous les passants ont écrit leur nom. Je rappelle aussi la caserne et le poste de police. Le tarif cousu sur mes

capitons délabrés se complique d'un règlement que personne ne consulte ; le manteau du cocher sèche sur les coussins, comme une capote d'homme de garde sur le lit de camp ; et j'ai un œil dans le dos, ainsi que la guérite du factionnaire. »

Et le sixième reprit :

« Tu n'es que le vestiaire de ton cocher ; moi, je suis son garde-manger et le lieu de sa sieste. Je sens le fricot, le vin et la pipe. C'est tout le faubourg qui descend en moi. J'aime les chaussées du vieux Paris, sur lesquelles mes roues sautent avec un bruit de ferraille ; je suis dépaysé sur le pavage en bois comme un forgeron dans un hôpital ; j'ai une âme d'émeute et de barricades. Je suis l'ami des enfants qui s'accrochent après moi, je loge un chien sous ma banquette et je remets complaisamment dans leur chemin les ivrognes égarés. Après minuit, j'apparais aux voyageurs comme un coupe-gorge, et s'ils se décident à me prendre, aux abords d'une gare, c'est pour m'accabler de bagages dont le poids les rassure. »

Et tous s'écrièrent à la fois : « Nous sommes les ambulances urbaines de l'amour honteux ; nous

sommes les dés pipés avec lesquels jouent les timides, les débauchés, les larrons d'honneur, ceux qui se cachent, ceux qui trompent, ceux qui mentent et ceux qui convoitent.... »

Il en vint d'autres, qui disaient la même chose....

Alors, devant ces misérables, dont la longue file se déroulait comme un chemin de croix plus affreux encore que le sien, Barabbas éprouva le même soulagement passager que Jésus, tandis que l'homme de Cyrène portait sa charge.







PAROLES DANS LA VALLÉE

CIV. *Nul n'est censé connaître la loi.*

C'est pour m'instruire que j'ai comparu à maintes reprises devant les tribunaux. Mais, en dépit des médiocres avocats d'office qu'on m'a généralement donnés,

j'ai fait des progrès si rapides que l'école est maintenant mutuelle et qu'il m'arrive d'enseigner à mes défenseurs ce qu'ils ignorent. Aussi ai-je le droit de dire que le pauvre est indispensable à la bourgeoisie pour l'apprentissage des professions libérales auxquelles ses enfants sont destinés. Docteurs en médecine, ils se font la main dans les hôpitaux, les cliniques gratuites, les dispensaires; docteurs en droit, ils se font la langue dans les prétoires.

Pour eux aussi, le pauvre est un moyen de parvenir. Acquitté ou condamné, guéri ou tué, peu importe. Il ne s'agit pas de tirer d'affaire le prévenu ou le malade, mais de démontrer leur utilité sociale en tant que ressorts.

CV. *Deux petites fleurs-et-plumes, sortant de l'atelier, ont dit, en passant devant moi, qui les regardais :*

« Il a l'air du satyre qu'on recherche.... »

Et elles ont doublé le pas pour joindre plus vite le vieux monsieur bien mis qui leur avait donné rendez-vous au cinéma.

CVI. *Pour une épingle....*

J'ai lu le conte de ce parvenu qui dut la fortune à son esprit d'ordre et à de bons yeux.

Je ramasse toutes les épingles; je suis une pelote ambulante.... Peines inutiles! Je n'ai réussi qu'à ne plus coucher sur les bancs, à cause des pointes qui m'entrent dans le corps.



CVII. *Donnons un sens à ce qui n'en a pas.*

J'ai toujours envie d'ajouter à ces mots vagues : Défense d'afficher *(d'afficher quoi?) cette précision :* Le luxe.

CVIII. *Je demande une statue.*

C'est moi qui ai révélé aux viticulteurs les avantages du sulfate de cuivre.

Pour m'empêcher de faire la seule cure dans mes moyens, la cure de raisin, les propriétaires de vignobles s'étaient avisés d'arroser de vitriol et de chaux les ceps en bordure du chemin.

Le mildew survenant n'épargna que ceux-là.

Leçon profitable. La défense de la propriété est comme la vertu : toujours récompensée!

Pauvre mildew!... Est-ce que je pouvais savoir?...

CIX. *Le juge m'a dit.*

« Avez-vous seulement jamais fait œuvre de vos dix doigts? »

J'ai répondu :

« Et vous? »

CX. *Un lit... avec des draps blancs, enfin ce qu'on appelle un bon lit, ça doit être à la peau du dos comme du pain frais sous la dent ou comme du lait dans la bouche.*

Mais un bon lit..., faut le mériter.... Alors on s'évertue à être malade..., mourant..., digne de l'hôpital, quoi!...





C'est seulement lorsque vous
m'aurez renié que je vous
tiendrai pour mes disciples.

ZARATHOUSTRA.

LES FIGURANTS

I. — HOMMES DU PEUPLE

BARABBAS

Bonjour, Tête-à-l'huile!

JAMBES-DE-LAINE

Pardon! Pour qui me prenez-vous?

BARABBAS

Eh bien! mais pour l'amateur qui figure dans les

pièces par distraction, pour ce personnage muet, cet accessoire de théâtre en chair et en os, perdu dans le tas des comparses.

JAMBES-DE-LAINE

C'est bien ce que je pensais : vous confondez. Le figurant que l'on appelle Tète-à-l'huile ne prend part que mollement à l'action. Moi, j'ai toujours quelques mots à dire, un cri à pousser, un rôle à remplir.... Chaque fois que l'on représente un grand drame populaire, j'en suis, et bien souvent les autres m'ont félicité de mon entrain. Il paraît que je suis superbe dans les scènes de révolte, débraillé, farouche, montrant les dents, montrant le poing, montrant le torse, criant famine ou vengeance!

BARABBAS

Bon! je devine alors le rôle de ton emploi. Tu es l'*homme du peuple*.

JAMBES-DE-LAINE

Parfaitement. Les camarades, eux, préfèrent être *hommes d'armes*, *archers du guet*, *lansquenets*, *seigneurs*, etc..., à cause du costume. Moi, je ne suis que le peuple, le peuple à travers les âges.... Mon nom est mentionné sur les affiches et les programmes : *Un homme du peuple :* JOSEPH. Enfin, une réplique renforcée me vaut assez souvent les galons de *premier homme du peuple*.

BARABBAS

Bref, tu crois que c'est arrivé?

JAMBES-DE-LAINE

Je crois surtout que ça arrivera.

BARABBAS

Quoi?

JAMBES-DE-LAINE

Écoute. Ce n'est pas seulement par conviction que je figure, moi. C'est aussi pour m'instruire.

BARABBAS

Ah ! bah !...

JAMBES-DE-LAINE

Oui. J'ai appris l'histoire de France dans les mélodrames d'Anicet Bourgeois, Bouchardy, Pixérécourt, Dumas père, Maquet, Dugué, Féval, Mallefille, Brisebarre, Soulié, Dennery et Cormon.... J'ai vociféré dans *la Tour de Nesles*, *Perrinet Leclerc*, *Étienne Marcel*, *la Bouquetière des Innocents, la Reine Margot*, *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *Latude ou trente-cinq ans de captivité*.... Ce fut pour moi autant d'occasions d'exprimer ce que je ressens, comprends-tu ?

BARABBAS

D'occasions... gratuites !

JAMBES-DE-LAINE

Pas absolument. Premier homme du peuple, je



touche trente sous au lieu de soixante-dix centimes.

BARABBAS

A la bonne heure !

JAMBES-DE-LAINE

Tous ces vieux mélos, qui te paraissent dérisoires, constituent des exercices d'entraînement méthodiques, une excellente école de revendications. Je m'identifie avec mes personnages.... Je concentre en moi la misère perpétuelle du peuple.... J'en suis une émanation consciente....

BARABBAS

Est-ce drôle que tu aies besoin de tout ça pour t'éclairer sur ta condition lamentable et pour t'animer du désir d'en changer ! Sois franc : tu passes sur les morts ton envie d'engueuler les vivants.

JAMBES-DE-LAINE

J'engueule aussi les vivants.

BARABBAS

Où donc?

JAMBES-DE-LAINE

Dans les réunions publiques, au moment des élections, par exemple. J'exerce, là encore, mon métier de figurant. Je réduis les candidats au silence en dominant leur voix... ou je les mets au pinacle en la soutenant.

BARABBAS

Tu montes en grade; électeur influent, tu parviendras vite, si tu continues, au rang de secrétaire-adjoint d'un Comité; puis tu seras secrétaire, trésorier, vice-président, enfin!

JAMBES-DE-LAINE

Tu ne me connais pas. Homme du peuple je suis, homme du peuple je resterai.

BARABBAS

Oh! tu pourrais aussi bien dire : je suis le peuple.

Tu as toujours besoin de quelqu'un pour t'émanciper. Tu cries pour avoir un franc par représentation, au lieu de soixante-dix centimes. Tu cries au signal d'un chef de figuration. Tu aboies des mots sans suite, décousus comme les pièces dans lesquelles tu les as appris. Tu nourris ton esprit de tirades et ta révolte de simulacres; et c'est à la ville, c'est dans la réalité que tu as l'air de te parodier toi-même. Au fond, tu es incapable d'une initiative, d'un effort.... Tu réclames, de temps en temps, c'est vrai, la délivrance d'un homme, mais la délivrance universelle, la tienne et celle de tes pareils, tu n'y songes pas.

JAMBES-DE-LAINE

J'y songe, au contraire, en facilitant l'évasion des séditieux, des tribuns qui sont nécessaires au peuple, quoi que tu dises, comme le levain à la pâte.

BARABBAS

Allons donc! Tu hurles : Nous voulons Barabbas! — et quand on te le donne, tu le décourages, tu le paralyses, tu le frappes d'impuissance par ton incurable soumission.

JAMBES-DE-LAINE

Qui donc es-tu pour m'adresser ces reproches?

BARABBAS

La première de tes victimes : Barabbas lui-même.

JAMBES-DE-LAINE

Moins que tout autre, alors, tu devrais me traiter ainsi.

BARABBAS

En vérité! Cependant, vois ce que tu as fait de moi : un rebelle errant, un rebelle dans le désert, un messie que tout le monde attend... et que personne ne suit, quand il se présente..., le héros d'une tragédie autrement instructive pourtant que le drame de *Latude ou trente-cinq ans de captivité* :

Barabbas ou dix-neuf cents ans d'allées et venues!...

II. — HOMMES DE JOIE

Deux loqueteux, un jeune et un vieux, causaient au bord du trottoir, dans la boue....

Le plus vieux disait :

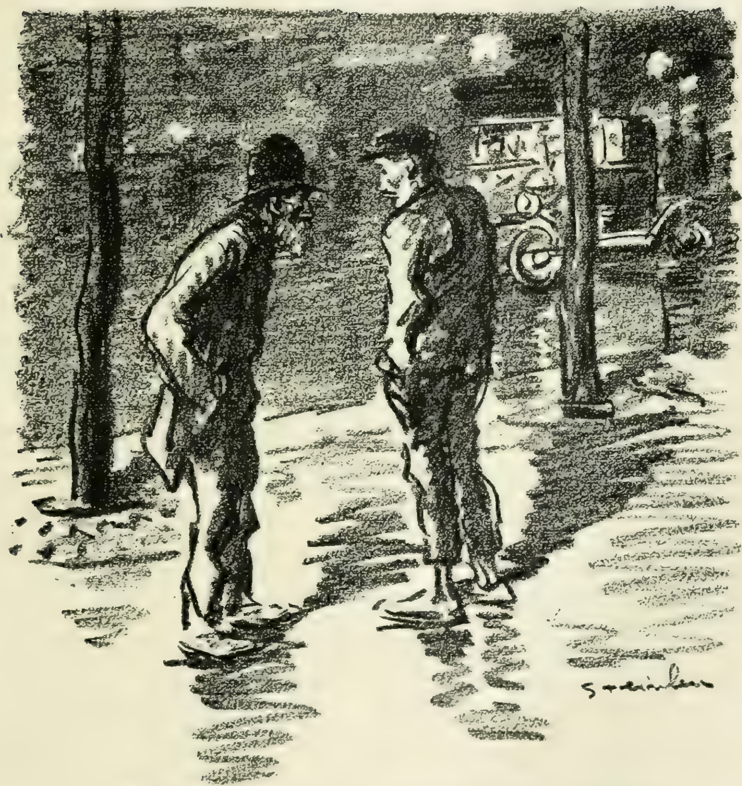
« C'est dommage!...

— Quoi? demanda l'autre.

— La défense, au Mardi-Gras et à la Mi-Carême, de jeter des cigares ou des sous par les fenêtres des grands restaurants, des cafés, des cercles....

— Oui, reprit le jeune, tombant dans le panneau. N'est-ce pas que c'était amusant? Ça faisait toujours passer un bon moment; ça réchauffait.... L'année dernière, sur les grands boulevards, j'ai récolté dix sous, quatre cigares... et un marron! J'en ai vu trente-six chandelles, comme si j'avais été réellement de la fête. Je ne le regrette pas. Des fenètres d'un restaurant chic, une joyeuse société pêchait à la ligne dans la foule où j'étais perdu. Des types en habit, avec des choux-fleurs à la boutonnière, avaient une ficelle à leur canne et au bout de la ficelle, comme appât, des cigares....

— Des mégots.



— Non, des cigares, des cigares entiers, quoi !
— Les mêmes qu'ils fumaient?

— T'es couenne! Plus souvent qu'ils allaient nous offrir des cigares de cinquante ronds, avec des bagues comme à des doigts coupés! Des goujons d'un sou, oui, des crapulos.... Ils les faisaient danser sur nos têtes, et il fallait les attraper au vol. On se bousculait, on se cognait, on faisait la friture, c'était tordant! Après, ils nous flanquèrent des sous dans la figure. Les sous tombaient, on se précipitait, on se baissait, on se mettait à plat ventre pour les ramasser.... On était piétiné, tu parles!... J'ai eu deux doigts écrasés.... Une vraie rigolade en haut et en bas!

— Fraternité, tu n'es pas un vain mot!

— Non. Quand les types eurent épuisé leur provision de sous et de cigares, ils nous lancèrent n'importe quoi, des croûtes, des vieux gants, des boutons, des épluchures, des fruits gâtés, des noyaux.... Il y eut un gros bonhomme, plus soûl que les autres, qui se déchaussa et nous jeta ses souliers.... Alors, on se battit pour avoir la paire.... Ensuite, par émulation, des gonzesses décolletées crachèrent sur nous en criant : « Des pièces de nickel... qui en veut, en voilà!... »

— Il n'y en eut pas, à la fin, qui vous pissèrent sur la tête pour vous rincer la cervelle?

— T'es couenne!

— C'est dommage!

— Qu'on empêche ces réjouissances? Pour sûr!

— Oui, c'est dommage... parce que tout arrive... et que le jour serait peut-être venu où cette foule de meurt-de-faim, excitée, bafouée, provoquée, aurait donné l'assaut au restaurant, piétiné à leur tour tous les convives, confisqué à son profit le festin, fumé les bons cigares et rendu à tout ce beau monde, en crachats plus copieux, la monnaie de ses pièces.

— Ah! ben, mon vieux, c'est loin d'avoir fini comme ça!

— Je m'en doute, mais continue... tu m'intéresses.

— Une dame du balcon ayant laissé tomber un bijou qui valait cher, son type a fait appeler les agents et leur a montré sa carte.... Ah! je te prie de croire que ça n'a pas traîné! En deux temps et trois mouvements, ils ont déblayé le trottoir.... Puis des garçons du restaurant sont venus, avec des bougies, chercher le bijou.... Nous, on voulait les aider....

Mais le type influent a dit : « Commencez par me « fourrer ces gaillards-là au bloc... et qu'on les « fouille soigneusement.... » Ça fait que nous avons passé la nuit au poste.

— Et vous n'avez eu que ce que vous méritez, conclut le Vilain Homme. Malheur! Malheur aux ramasseurs de miettes : le gâteau ne sera jamais pour eux! »

III. — HOMMES DE BRONZE ET D'ÉGLISE

Un monsieur rasé comme un cul de singe m'aborda, l'autre jour, et me dit :

« Je ne me trompe pas.... Je vous ai vu quelque part.... Attendez donc.... N'avez-vous pas été Homme de bronze ?

— Oui, répondis-je. Un bon *poteau* m'avait appris le métier et *nous allumions le pingouin* ensemble à la terrasse des cafés, avec des tableaux vivants. C'était le temps où je fréquentais les musées.

— Pour vous réchauffer ?

— Non, pour m'instruire.... On ne pouvait pas reproduire éternellement le groupe de Mercié : *Quand*



même! ou le geste du maréchal Ney, sur la place de l'Observatoire. Alors, j'allais m'inspirer des toiles de

Protais, de Neuville, de Detaille et de Berne-Bellecour, pour renouveler et enrichir notre répertoire.

— Je me souviens, maintenant. Vous interprétiez *Les Dernières Cartouches* et *Gloria Victis !* Superbe !

— J'étais plus jeune.

— Assis devant mon absinthe, ah ! que j'aimais à vous voir défendre le drapeau, sauver la patrie, reconquérir les provinces perdues, verser le sang du dernier cuirassier, incarner la Revanche !... Les sous tombaient dans votre képi, hein ?

— Oui, je me rappelle même qu'une *poire* y déposa, un jour, vingt francs, en disant : « Bien, mon ami, « continuez de cultiver chez nous l'amour de la « patrie et le goût des Beaux-Arts. *Sursum corda*, « nom de Dieu ! » C'est le seul moment de ma vie où il m'ait été permis de devenir agressif et provocateur, impunément. J'avais l'air, faisant la quête, le képi d'une main, le fusil de l'autre, de mendier l'arme au poing, comme un voleur de grand chemin. Je mettais aux consommateurs le patriotisme sur la gorge. Et ils s'exécutaient docilement, heureux, au fond, d'en être quittes à si bon marché et qu'on leur demandât seulement la bourse, après avoir fait sem-

blant de leur demander la vie. Le spectacle n'en avait que plus de succès. Rassurés, les gens réclamaient l'épisode qui donnait le mieux le change à leur héroïsme sédentaire. Et de quel cœur ils récompensaient le simulateur de sa peine ! Un beau geste en appelle un autre. Ils faisaient le geste empressé de leurs pères, quand ceux-ci s'achetaient un remplaçant. Ainsi le public se montrait à la hauteur de la parade.

— Eh bien ! dit le monsieur, vous êtes justement l'homme que je cherche. Je suis metteur en scène pour cinématographes, et tous les tableaux que vous avez animés, je veux les répandre, sans fatigue pour vous, des milliers de fois. J'ai des commandes. La légende de l'Aigle m'est réclamée de tous les côtés. Je ne sais pas pourquoi je m'imagine que, rasé, coiffé du petit chapeau et vêtu de la redingote grise, vous aurez tout à fait la gueule de l'Empereur. Je me la paie… cent sous par jour ; et je fournis le costume. Il ne s'agit plus de ressembler à un sujet de pendule mal bronzé, à une tablette de chocolat dans son enveloppe de plomb, ou à une noix à surprise roulée dans la poudre d'or. Les enduits sont aussi malsains les uns que les autres, vous l'avez éprouvé ! Ils ne lais-

sent pas respirer la peau ; ils oxydent la cafetière, quoi ! Aucun de ces accidents du travail n'est à redouter avec moi. Notre industrie est salubre et lucrative. Et elle se perfectionne tous les jours. Voici mon idée,... une de mes idées. Frédéric Masson m'a demandé des reproductions cinématographiques, pour accompagner les conférences qu'il fera jusqu'à sa mort sur l'Empire et sur l'Empereur. Eh bien ! il y a un moyen de les rendre plus excitantes encore. Derrière la toile, vous proférerez les paroles historiques et les légendes d'Épinal, les proclamations de Napoléon et les absurdités qu'on prête à ses soldats. Je vous entends très bien disant :

« La victoire marchera au pas de charge.... »

« Une nuit de Paris réparera tout cela.... »

« Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse
« votre général.... »

« Faites donner la garde ! »

« Soldats ! S'il en est un qui veut tuer son général,
« il le peut : me voici ! »

« Mes amis..., le boulet qui me tuera n'est pas
« encore fondu.... »

« Je désire que mes cendres reposent sur les bords

« de la Seine, au milieu de ce peuple français que « j'ai tant aimé ! »

« Ou encore :

« Sire, ce linceul vaut bien la croix.... »

« Vous ne passerez pas, quand même vous seriez « le Petit Caporal.... »

« Toutes sortes de choses, enfin, que M. Masson vous soufflera.

« Mais je n'ai pas l'intention de m'en tenir là. Je rêve de vous associer à une autre entreprise. Vous n'ignorez pas que le commerce des bondieuseries du quartier Saint-Sulpice est dans le marasme. Il faut trouver autre chose, marcher avec le progrès et saisir l'occasion qui se présente, enfin, pour réconcilier la Science avec la Foi. Comment?

« C'est bien simple. En substituant le chemin de croix cinématographique aux froides compositions, peintures, bas-reliefs ou vitraux, dont l'art et le négoce religieux ont affligé les sanctuaires. Je veux, avant un an, que toutes les églises possèdent leur cinématographe, comme elles ont leur orgue. Les fidèles sauront s'imposer des sacrifices pour raviver la foi. Tous les dimanches, à la grand'messe et à vêpres, on

reproduira donc des scènes évangéliques. Le propre du temps et le propre des saints nous procurent, à cet égard, des ressources inépuisables. La Légende dorée va revivre, dédorée par le cinématographe, mais toujours prenante! Vous verrez, après cela, si l'on parle de fermer les églises et s'il y en a qui restent désertes, le dimanche! Les fidèles qui paient leur chaise en auront pour leur argent, et les curés feront, comme vous et moi, une excellente affaire. Au lieu de quêter pour l'entretien de l'église, ils quêteront pour acheter de nouveaux films destinés à illustrer les prêches, voilà tout. En vérité, je vous le dis, l'emblème religieux sera cinématographique — ou ne sera plus. C'est une révolution dans les exercices du culte. Les électriciens l'ont commencée en abattant les cierges; terminons-la en remplaçant le pain à chanter par l'écran sur lequel nous projetons la figure animée du Christ, dont on ne pourra plus nier la présence réelle dans l'hostie.

— Et quel rôle me réservez-vous dans ces spectacles? demandai-je.

— Celui du Christ, si vous voulez.... A moins que vous ne préfériez faire Barabbas....

— Ah! non! Merci! Il y a assez longtemps que Jésus vit de sa mort! Une représentation à notre bénéfice commun sera la première à laquelle je participerai depuis dix-neuf cents ans! »

IV. — HOMMES DE GUERRE

Je suis un « fidèle lecteur » des journaux. Ce qui ne veut pas dire que je les achète. Et du pain?...

Je lis d'abord ceux qui enveloppent quelque chose dans les boîtes à ordures. Mais j'ai remarqué que le journal est, à la rigueur, inutile, du moment que ce qu'il enveloppe a bu l'encre d'imprimerie. Avec de bons yeux, on parvient à lire très bien les informations sur un croûton de pain humide, un paleron, un morceau de gruyère. C'est même pourquoi je préfère le veau, viande blanche, au bœuf et au mouton, qui ne retiennent pas les caractères. Avec le veau, je nourris à la fois mon corps et mon esprit.

C'est ainsi et grâce à une charcuterie avariée dont la cuisinière elle-même n'avait pas voulu, que j'ai

appris la terrible nouvelle : les capitaux français, nos capitaux, émigrent à l'étranger!

Dans un langage élevé, et bien élevé, cette



fuite s'appelle exode.

Traduction libre : foutre le camp!

Les capitaux alarmés foutent le camp. Ils n'ont que l'embarras du refuge. Partout on leur tend les bras! L'exode des capitaux, c'est comme qui dirait l'*Inter-*

nationale des riches. Mais ceux-ci ne se contentent pas de la chanter, ils la mettent en action. Rien ne peut les en empêcher. Lorsque la rente dégringole, il n'y a plus de frontières, et c'est le cas de dire : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mon os ! »

Quand je pense que trente milliards — on les a comptés — sont, à l'heure présente, sortis de France !

Trente milliards feraient bouillir la marmite de tous les pauvres bougres qui, comme moi, meurent de faim. Trente milliards leur donneraient à manger, à boire, à chanter, à rire....

Trente milliards ont fui... qui ne reviendront pas !... Une partie de la fortune de la France est éparpillée dans le monde entier. Cours après !...

Au fait, c'est une idée....

Sans vêtements, sans chaussures et quelquefois sans pain, les Vieux de la Vieille ont pilé du poivre.... Nous sommes dans d'excellentes conditions pour faire comme eux. La marche, ça nous connaît, c'est dans nos moyens physiques. Bien entraînés, rompus aux privations, habitués à coucher dehors par tous les temps, nous sommes très capables, au jour d'une mobilisation générale, de recommencer les campa-

gnes du Consulat et de l'Empire, et de mettre l'Europe à sac, tout comme nos aînés dans la carrière. Plus de dix milliards, rien qu'en Russie, ça vaut le voyage à Moscou!

En route, chemineaux! formez vos bataillons!
Marchons! qu'un or impur abreuve nos sillons!

Mais cette fois, pas de bêtises, hein? Il faut que ça nous fasse une belle jambe.... Profitons des leçons de l'histoire.... Instruits d'exemple, ne nous laissons rien reprendre par la Bérézina ni par les Cosaques; et n'attendons que de nous-mêmes un partage équitable. Rappelons-nous la Convention promettant pour récompense aux sans-culottes, défenseurs de la patrie, un milliard de biens nationaux. Cette assurance renouvelée à la veille de l'expédition d'Italie, aux soldats de la République, pouvait déjà paraître du réchauffé.... Aussi Bonaparte trouvait-il quelque chose de mieux pour les électriser. En leur montrant les plaines de la Lombardie, il disait : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus; le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous; votre patience, votre courage vous honorent,

mais ne vous procurent ni gloire *ni avantage*. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces; vous y trouverez honneurs, gloire et richesses.... »

Celui-là, au moins, avait le sens des réalités. Ne dupant ses troupes qu'à moitié, il leur jetait encore à ronger les os que ses lieutenants décharnaient. Et puis, ceux-ci sortaient du rang. Le conscrit avait dans sa giberne son lingot de maréchal. L'école du soldat lui enseignait que chacun en *prend* pour son grade. C'était à qui pillerait en chef.

Soyons moins égoïstes et propageons les Droits de l'homme à notre manière, meilleure. Si nous nous inspirons de nos grands-pères lâchés à travers l'Europe, où ils faisaient le geste auguste et naïf de semer la liberté, que ce soit pour semer, à notre tour, la fortune, l'aisance, en montrant aux peuples la façon d'ouvrir les coffres-forts, d'en répandre le contenu et de remplacer l'effusion du sang par l'effusion de l'argent.

Mais n'y a-t-il pas des besognes moins illusoires que ces reprises lointaines?

Souvenons-nous que la terre promise aux soldats de l'an II n'a été mesurée qu'à leur cercueil..., et soyons persuadés qu'ils eussent bien davantage changé la face du monde, si, avant de courir aux frontières, ils avaient exigé leur part de biens *nationaux*.





PAROLES DANS LA VALLÉE

CXI. *J'ai fait, moi aussi, le geste auguste du semeur, sur des gardeuses d'oies, de vaches, de moutons....*

Autant en emportait le vent!

Ça me permet de dire aujourd'hui, en tous lieux

où je passe et où il y a des hommes : « Bonjour, fils! »



CXII. *Jamais, quand j'étais jeune, l'envie de posséder une femme ne m'a torturé comme, à présent que je suis vieux, le désir inassouvi d'embrasser un visage d'enfant.*

Je fais peur..., je suis sale..., ma barbe pique..., je n'ose pas.

J'ai l'aspect d'un satyre et le cœur d'un grand-père.

Un de ces jours, j'irai en prison pour ça....

CXIII. *Pour les hommes comme moi, toutes les femmes s'appellent Désirée.... Si l'une s'était appelée Marie-Madeleine, j'aurais sans doute l'âme et les pieds plus propres.*

CXIV. *La chasteté de l'Autre.... Comme c'est malin! Il parlait...; il était entouré de disciples, de badauds.... On ne lui laissait pas le temps de penser à ça....*

L'homme silencieux et seul est une caverne de lubricités.



CXV. *La plupart des loqueteux de mon espèce ne peuvent pas voir passer une femme jeune, élégante et jolie, sans avoir à son adresse une parole ou un geste orduriers.*

Mais c'est quand la femme a disparu, qu'il faut les regarder. Leurs bras, leurs lèvres et leurs paupières se referment : ainsi le chat ramène la cendre sur ses saletés.

Honteux et tristes, au fond, inconsolables de passer inaperçus, ils font instinctivement tout ce qu'ils peuvent pour qu'on n'oublie pas qu'ils sont des hommes... comme les autres!

CXVI. *Anges purs, anges radieux,... vous n'êtes pas là-haut!*

Un petit chaperon rouge aux yeux duquel on m'avait fait passer pour le Loup, s'est tout de même approché de moi, afin d'en avoir le cœur net.

Et il m'a dit :

« Loup..., comme tes dents sont usées!

— C'est pour que tu n'aies pas peur que je te morde, mon enfant!

— Loup..., comme tes oreilles sont petites!

— Pour que tu me parles bas, mon enfant!

— Loup..., tu as l'air affublé d'une peau qui n'est pas la tienne....

— Pour te faire rire, mon enfant!

— Alors, pourquoi me regardes-tu avec ces yeux tristes?

— Pour que tu me reconnaisses, mon enfant! »

CXVII. *J'apprécie les distances comme pas un. Il y a si longtemps que je vois des cibles à tout bout de champ!...*

CXVIII. *Je n'ai fait, somme toute, que changer de prison.*

Depuis Ponce Pilate, je suis enfermé entre quatre murs d'hommes.

Ah! qui me délivrera du peuple qui m'a délivré!

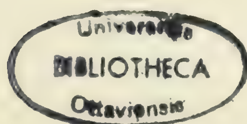



St



TABLE DES MATIÈRES





Achevé d'imprimer

à Paris

sur les presses de LAHURE

pour

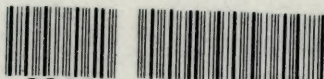
EUGÈNE REY

Éditeur

Janvier 1914



16 francs.


a39003 002543501b

